

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-QUATRIEME NUMERO

FEVRIER 1888

MONTREAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL.

1888

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Archevêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidocèse de Québec pour l'année 1887.

51ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique	\$225.30	Rapporté.....	\$403.62
Notre-Dame de la Garde.....	11.62	Scurs du Bon-Pasteur.....	8.00
Arochéché.....	10.00	Saint-Patrice.....	
Séminaire (prêtres et ecclésiastiques).....	42.18	Saint-Jean-Baptiste.....	209.50
Hôtel-Dieu	23.00	Saint-Roch.....	581.62
Dames Ursulines.....	34.00	St Sauveur (y compris \$202.00	
Hôpital-Général.....	44.00	cont. de l'École des Frères)..	542.08
Scurs de la Charité.....	8 52	Asile des aliénés.....	42.45
		Porté.....	\$1787.27
Porté.....	\$403.62		

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1787.27	Rapporté.....	\$3941.37
Adrien St.....		Bernard St.....	32.00
Agapit St.....	19.60	Berthier.....	5.00
Agathe Ste.....	34 62	Buckland.....	7.27
Alban St.....	40.00	Cajetan St.....	6.30
Alexandre St.....	20.00	Calixte St.....	66.33
Ambroise St.....	122.00	Cap-Santé.....	35.73
Anastasia Ste.....	5.00	Cap St-Ignace.....	88.13
Ancienne-Lorette.....	140.55	Casimir St.....	49.25
André St.....	50.00	Catherine Ste.....	
Ange-Gardien.....	43.25	Charles St.....	44.42
Anges SS. de Beauce.....	6.80	Charlesbourg.....	53.80
Ann Ste de Beaupré.....	35.15	Chateau-Richer.....	29.00
Anne Ste de la Pocatière.....	138.00	Claire Ste.....	15.00
Anselme St.....	34.50	Collège et Séminaire de Lévis.....	20.18
Antoine St.....	20.00	Collège de Ste-Anne.....	3.33
Antonin St.....		Côme St.....	3.40
Apollinaire St.....	11.00	Croix Ste.....	110.00
Aubert St.....	10.20	Convent de J. M. Sillery.....	5.00
Augustin St.....	193.62	Cyrille St.....	3.50
Basile St.....	25.00	David St.....	34.32
Beaumont.....	42.79	Denis St.....	52.95
Beaufort.....	220.02	Deschambault.....	52.42
Porté.....	\$3041.37	Porté.....	\$6767.27

Rapporté.....	\$3767.27	Rapporté.....	\$5474.74
Eureuils.....	10.00	Lévis N. D.....	245.76
Edouard St de Frampton..	10.25	Lotbinière.....	23.00
Edouard St de Lotbinière..	3.55	Louise Ste.....	10.50
Eleuthère St.....	4.75	Magloire St.....	5.10
Elzéar St.....	15.90	Malachie St.....	2.50
Emmélie Ste.....	8.00	Marguerite Ste.....	3.54
Ephrem St.....	5.75	Marie Ste.....	20.00
Etienne St.....	2.25	Martin St.....	3.00
Engène St.....	7.30	Michel St.....	96.58
Evariste St.....	5.00	Mont-Carmel.....	3.00
Famille Ste.....	32.60	Narcisse St.....	2.00
Félix St du Cap Rouge.....	15.00	Nicholas St.....	45.70
Ferdinand St.....	11.10	N. D. de Montauban.....	8.20
Ferréol St.....	26.00	N. D. du Portage.....	21.45
Flavien St.....	26.87	Onésime St.....	2.00
Foye Ste.....	51.02	Pacôme St.....	4.75
François St de Beauce.....	16.00	Pamphile St.....	7.00
François St I. O.....	26.78	Paschal St.....	88.60
François St du Sud.....	44.00	Patrice St de Beauvillage..	4.88
Frédéric St.....	47.30	Paul St de Mont.....	5.75
Georges St.....	15.00	Perpétue Ste.....	3.25
Germaine Ste.....	2.00	Pétronille Ste.....	28.00
Gervais St.....	46.00	Philémon St.....	1.60
Giles St.....	2.00	Philippe St de Néri.....	9.00
Gronduines.....	83.55	Philomène Ste.....	10.00
Hélène Ste.....	37.00	Pierre St de Braughton.....	35.00
Hénédine Ste.....	20.87	Pierre St J. O.....	148.70
Henri St.....	65.39	Pierre St du Sud.....	29.00
Honoré St.....	2.00	Pointe-aux-Trembles.....	52.00
Inverness.....	29.00	Portneuf.....	41.55
Isidore St.....	36.35	Raphael St.....	9.60
Ile-aux-Grues.....	62.57	Raymond St.....	48.65
Islet.....	99.62	Rivière-du-Loup.....	68.94
Jean-Chrysostôme St.....	18.29	Rivière-Ouelle.....	5.50
Jean St Deschailions.....	36.30	Roch St des Aulnais.....	32.35
Jean St I. O.....	210.00	Romuald St.....	41.35
Jean St Port-Joli.....	112.00	Sacré-Cœur de Jésus.....	31.75
Jeanne Ste.....	40.10	Sacré-Cœur de Marie.....	7.00
Joachim St.....	53.75	Sébastien St.....	2.00
Joseph St de Beauce.....	75.00	Séverin St.....	3.00
Joseph St de Lévis.....	83.10	Sillery.....	19.44
Julie Ste.....	13.81	Sophie Ste.....	6.35
Justine Ste.....	1.50	Stoneham.....	2.55
Kamounaska.....	38.00	Sylvestre St.....	31.00
Lambert St.....	21.00	Thomas St.....	103.00
Lambton.....	8.00	Tite St.....	6.66
Laurent St.....	91.00	Ubalde St.....	
Laval et Lac Beauport.....		Valcartier.....	
Lazare St.....	30.85	Vallier St.....	60.00
Léon St.....	4.00	Victor St.....	7.20

Porté.....\$5474.74

Montant des contributions \$6923.99

Montant des contributions.....	\$6923.99
Intérêts, etc.....	196.60
Legs de M. Max. Fortin Ptre.....	120.00
Legs de veuve Frs Soulard de Lotbinière.....	200.00
Legs de veuve Bénoni Guay de Lévis.....	100.00
Legs de M. Josephat Hamel de Ste-Croix.....	100.00
Legs de demoiselle Josephite Ratté de St-Augustin.....	50.00
Legs de demoiselle Félicité Poulin de l'Ange-Gardien....	10.00

Total de la Recette.....\$7700.59

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,
à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1887,
et finissant le 1er Octobre 1888.*

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 200.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
“ à Mgr Lorrain [Missions du St-Maurice].....	400.00
“ à Mgr Bossé [Missions des Naskapis].....	600.00
Annales.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	650.59
Mission de Saint-Achillée.....	50.00
“ de Saint-Adolphe.....	200.00
“ de Saint-Alphonse.....	200.00
“ des Chantiers dans le Maine.....	200.00
“ de Saint-Damase.....	300.00
“ de N. D. de Lourdes du Blanc-Sablon.....	100.00
“ de N. D. du Rosaire.....	100.00
“ de Sainte-Perpétue.....	100.00
“ de Saint-Philémon.....	150.00
“ de Saint-Pierre-Baptiste.....	100.00
“ de Sainte-Praxède.....	100.00
“ de Saint-Samuel.....	500.00
“ de Saint-Théophile.....	600.00
Missionnaire de Saint-Adolphe et de Stoneham.....	220.00
“ de Saint-Adrien.....	50.00
“ d'Adstock.....	25.00
“ d'Ashford.....	60.00
“ de Saint-Alphonse.....	250.00
“ de Saint-Damase.....	50.00
“ de Saint-Damien.....	50.00
“ de la Grosse-Ile.....	25.00
“ d'Inverness et Leeds.....	200.00
“ de Ste-Justine et de Ste-Rose.....	250.00
“ de Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ de Saint-Magloire.....	150.00
“ de St-Marcel et Ste-Apolline.....	200.00
“ de Saint-Martin.....	100.00
“ de Saint-Nérée.....	120.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de Saint-Paul de Montminy.....	50.00
“ de Ste-Perpétue.....	200.00
“ de Saint-Philémon.....	75.00
“ de Saint-Pierre-Baptiste.....	100.00
“ de Sainte-Praxède.....	100.00
“ de la Rivière-à-Pierre.....	60.00
“ de St-Samuel et St-Ludger.....	200.00
“ du Sant-au-Cochon.....	25.00
“ de Saint-Séverin.....	50.00
“ de Saint-Théophile.....	25.00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	150.00
Total des allocations.....	\$9135.60

RÉSUMÉ.

Recettes de 1887	\$7700.59
En caisse de l'an dernier	5000.00
Total	\$12700.59
Somme allouée pour 1887-88	9185.59
Reste en caisse	\$3515.00

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.
1887

Dioçèse de Québec	\$856.85
" de Montréal	688.90
" de St-Hyacinthe	351.34
" d'Ottawa	338.25
" de Sherbrooke	175.32
" de Rimouski	169.45
" des Trois-Rivières	85.00
" de Chicoutimi	58.56
Vicariat Apostolique de Pontiac	101.25
	\$2822.92
Donné à Mgr Taché	\$564.58
" à Mgr Grandin	564.58
" à Mgr Faraud	564.58
" à Mgr Lorrain	564.58
" à Mgr Bossé	564.58
	\$2822.90

Collectes pour les Lieux Saints.
1887

Dioçèse de Québec	\$1097.47
" de Montréal	1000.00
" d'Ottawa	228.45
" de St-Hyacinthe	214.53
" de Sherbrooke	183.37
" des Trois-Rivières	48.00
" de Rimouski	77.88
" de Chicoutimi	55.00
	\$3004.70

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI A QUÉBEC.

L'Honorable P. Garneau, Président.
 M. Théophile Ledroit, Vice-Président.
 M. J. A. Charlebois, Secrétaire.
 Mgr H. Têtu, Trésorier.
 Mgr C. E. Legaré.
 L'Honorable T. McGreevy,
 M. Philippe Wells, M.D.
 M. J. E. Martineau, C.S.S.
 M. Cyrille Tessier, N.P.
 M. François Kirouac, C.S.S.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le
Diocèse de Montréal, pour l'année 1887.*

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

St Pierre.....	\$391.00	Rapporté.....	\$1115.37
Notre-Dame.....	389.00	St Jean-Baptiste.....	64.38
Ste Cunégonde (2 ans).....	123.00	Notre-Dame de Grâce.....	56.70
La Cathédrale.....	81.06	Sacré-Coeur.....	52.00
Ecole de St Laurent.....	\$42.67	Hotel-Dieu.....	27.54
“ St Jacques.....	25.10	Hochelaga.....	24.00
“ St Patrice.....	9.23	Ste Anne.....	17.00
	77.00	Carmel.....	10.00
Grand Séminaire.....	74.31	St Jacques.....	6.45
Porté.....	\$1115.37	Total.....	\$1373.44

CAMPAGNES.

St Roch (2 ans).....	\$215.00	Rapporté.....	\$2841.79
L'Assomption (1886).....	159.55	Pointe-aux-Trembles.....	34.72
Mascouche (2 ans).....	132.34	Pointe Claire (2 ans).....	34.48
Verchères.....	125.00	St Sauveur (2 ans).....	34.00
Berthier (2 ans).....	118.00	St Félix de Valois.....	34.00
L'Epiphanie.....	113.00	Joliette.....	32.25
St Rémi.....	105.00	Repentigny.....	32.00
St Constant.....	94.50	St Etienne.....	31.50
Laprairie.....	88.35	St Vincent.....	30.00
St Sulpice (2 ans).....	86.70	St Alexis.....	30.00
Ste Anne des Plaines (2 ans).....	85.00	St Norbert.....	29.00
Boucherville.....	83.25	Contrecoeur.....	26.72
St Jacques de l'Achigan.....	82.00	Lavaltrie.....	26.66
Varennes.....	76.25	Ste Théodosie.....	26.50
St Philippe (2 ans).....	76.00	St Jean.....	26.33
Lachine.....	75.75	Charably.....	26.00
St Isidore (2 ans).....	70.00	Ile Bizard.....	26.00
St Michel de Nap.....	69.00	St Lin.....	25.60
St Edouard.....	62.50	St Eustache.....	25.40
St Cuthbert.....	61.00	Rivière des Prairies (2 ans).....	24.00
St Martin.....	60.00	St Hermas (2 ans).....	22.36
Terrebonne.....	57.72	St Augustin.....	22.15
Ste Elizabeth.....	56.00	St Ambroise.....	21.50
Beauharnois.....	55.22	Lachensie.....	21.15
Isle Dupas.....	55.00	St Jacques le Mineur.....	20.00
St Barthélemi (en partie).....	55.00	Valleyfield.....	20.00
Sault-au-Récollet.....	53.00	Ste Anne du Bout de l'Ile.....	19.37
St Polycarpe.....	53.00	St Ls. de Gonzague.....	19.00
Ste Geneviève.....	50.00	St Timothée (2 ans).....	18.00
Longueuil.....	50.00	Lanoraie.....	17.25
St Valentin (2 ans).....	48.00	St Bruno.....	17.00
St Thomas.....	46.16	Collège de l'Assomption.....	14.90
St Thérèse.....	41.75	St Zotique (2 ans).....	14.50
Rigaud.....	38.00	St Cyprien.....	13.95
St Jean Chrysostôme (2 ans).....	37.25	Ile Perrot.....	12.00
Convent de Lachine.....	36.00	Pénitencier.....	11.54
St Paul.....	36.00	St Clet.....	11.50
Ste Philomène.....	35.50	St Calixte.....	10.50
Porté.....	\$2841.79	Porté.....	\$3704.62

Rapporté.....	\$3754.62	Rapporté.....	\$3793.24
Le Carmel.....	10.00	Longue Pointe.....	4.75
St Jérôme.....	9.52	Ste Justine.....	4.15
Les Cèdres.....	9.25	Ste Julienne.....	4.00
Côteau du Lac.....	7.50	T. S. Rédempteur.....	4.00
Lacolle.....	7.50	Ste Monique.....	3.00
St Placide.....	6.85	St Luc.....	3.00
St Esprit.....	6.75	St Léonard de P. M.....	3.00
Ste Marthe.....	6.00	Ste Béatrix.....	2.60
Ste Scholastique.....	5.50	Howick.....	2.10
Ste Mélanie.....	5.00	St Benoît.....	2.00
Ste Adèle.....	5.00	St Anicet.....	2.00
Ste Barbe.....	5.00	Vaudreuil.....	1.50
Ste Dorothée.....	4.75	St Damien.....	1.00
Porté.....	\$3793.24		\$3830.34

DIVERSES SOURCES.

Legs de Delle Geneviève Renaud.....	\$300.00
Do M. Beaudry.....	135.00
Intérêt, loyer, etc.....	749.70
Total.....	\$1684.70

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1887.

Ville et Banlieue.....	\$1879.44
Campagnes.....	3830.34
Diverses sources.....	1684.70
Grand total.....	\$6888.48

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal pour l'année 1887.

Bienheureux Alphonse (Missionnaire).....	\$ 150.00
Ste-Barbe.....	125.00
Ste-Béatrix.....	75.00
St-Calixte.....	75.00
St-Colomban.....	200.00
St-Côme.....	125.00
“..... (Eglise).....	225.00
St-Damien (Missionnaire).....	75.00
St-Donat.....	200.00
“..... (Eglise).....	100.00
Dundee (Missionnaire).....	100.00
Ste-Emmèlie “.....	125.00
“..... (Eglise).....	175.00
Hinchiubrooke (Missionnaire).....	150.00
St-Hippolyte.....	125.00
“..... (Presb. & Eglise).....	118.00
Lachute (Missionnaire).....	100.00
“..... (Eglise).....	100.00
Ste-Lucie (Missionnaire).....	125.00
Porté.....	\$2453.00

Rapporté.....	\$2468.00
Ste-Marguerite (Missionnaire).....	150.00
St-Michel des Saints “.....	150.00
“ (Eglise)	100.00
Ormstown (Missionnaire).....	100.00
Rawdon “.....	75.00
St-Zénon “.....	200.00
“ (Eglise)	100.00
Howick (Missionnaire).....	100.00
Chilton “.....	225.00
St-Blaise “.....	100.00
St-Canut “.....	100.00
R.R. PP. Jésuites.....	80.00
“ “ Oblats.....	860.00
Œuvres des Tabernacles.....	100.00
Missions du Nord-Ouest.....	300.00
“ de Madawaska.....	50.00
Total.....	<u>\$5238.00</u>

Déboursés.

Allocations de 1887.....	\$5238.00
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assurance, Allocations extra, etc.....	450.93
Total des déboursés.....	<u>\$5688.93</u>

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1886.....	\$6886.15
Recettes de 1887.....	5888.48
Total.....	<u>\$13774.63</u>
Déboursés de 1887.....	<u>5688.93</u>
En caisse au 31 Déc. 1887 pour faire face aux dépenses de 1888.....	\$8085.70
Archevêché de Montréal, 31 Décembre 1887.	

J. A. VAILLANT, Ptre,
Sec.-Trés.

Etat des Recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi dans le Diocèse des Trois-Rivières pour 1887.

Les Trois-Rivières.....	\$169.63	Rapporté.....	\$1074.09
“ “ Dmes Ursulines.....	30.33	St Tite.....	17.35
“ “ Les Frères.....	15 00	St Paulin.....	17.13
Maskinongé.....	100.00	St Étienne des Grès.....	14.00
La Rivière du Loup.....	98.09	St Sévère.....	13.50
St-Léon.....	96.03	St Narcisse.....	13.00
Yamachiche.....	76.00	N.-D. Mont Carmel.....	9.00
Champlain.....	55 69	St Luc.....	8.00
St-Maurice.....	46.35	St Didace.....	5.89
St-Justin (3 ans).....	131.60	St Alexis.....	4.04
St-Barnabé.....	42.20	Un particulier.....	3 12
Ste Anne de la Pérade (2 aus)	61.44	Legs de Dme Vve P. Giroux.....	50.00
St Stanislas.....	38 00	Batiscan.....	00.00
St Boniface.....	30 05	Le Cap.....	00.00
Ste Geneviève.....	22.51	La Pointe du Lac.....	00.00
Ste Ursule.....	21 12	St Elie.....	00.00
St Prosper.....	20.00	St Jacques des Piles.....	00.00
Ste Thècle.....	20.00	Ste Flora.....	00.00
Porté.....	<u>\$1074.09</u>	Total.....	<u>\$1229.12</u>

ALLOCATIONS.

A. St Elie.....	\$ 80.00
“ Jacques des Piles.....	150.00
“ Mathieu.....	65.00
“ Adelphe.....	100.00
“ Théophile.....	100.00
“ Roch.....	100.00
“ Joseph.....	100.00
“ Nicolas.....	100.00
Divers.....	197.00
Impressions, Voyages et Annales.....	237.12
Total.....	<u>\$1229.12</u>

Evêché de Trois-Rivières, 31 Décembre 1887.

L. SÉV. RHEAULT, PTER. CHAN.,
Trésorier.

ST. HYACINTHE.

Propagation de la Foi.

1887.

RECETTE.

St. Denis.....	\$137.60	Rapporté.....	\$981.33
St. Antoine.....	118.00	Ste. Brigide.....	16.00
St. Hyacinthe.....	87.82	St. Robert.....	15.00
St. Ours.....	67.00	La Présentation.....	15.00
Belœil.....	53.75	St. Charles.....	14.63
St. Alexandre.....	56.00	Farnham.....	14.30
N.-D. de St. Hyacinthe.....	50.00	Ste. Angèle.....	12.85
Ste. Rosalie.....	43.00	Ste. Victoire.....	12.00
St. Sébastien.....	39.76	St. Pie.....	10.00
St. Athanase.....	30.00	Ste. Anne.....	10.00
Stanbridge.....	27.00	St. Dominique.....	7.15
St. Simon.....	27.00	St. Barnabé.....	7.00
St. Théodore.....	26.25	St. Marcel.....	5.30
St. Hugues.....	25.60	St. Georges.....	5.00
Upton.....	24.20	St. Valérien.....	5.00
St. Jean Baptiste.....	24.00	St. Judes.....	4.84
Ste. Madeleine.....	22.50	Dunham.....	4.00
St. Grégoire.....	22.00	St. Liboire.....	3.00
St. Roch.....	20.75	Acton.....	2.65
St. Césaire.....	20.00	Clarenceville.....	2.00
St. Aimé.....	20.00	Rougemont.....	2.00
St. Hilaire.....	17.10	St. Louis.....	2.00
St. Marc.....	17.00	Adamsville.....	1.00
Porté.....	<u>\$981.33</u>	Total.....	<u>\$1152.10</u>

DÉPENSE.

Visite Pastorale.....	\$ 61.94
Annales.....	52.20
Voyage.....	24.75
Impressions.....	25.00
Aux Missionnaires.....	400.00
Eglises pauvres.....	583.21
Total.....	<u>\$1152.10</u>

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

DIOCESE DE RIMOUSKI.

*Compte-rendu de l'œuvre de la Propagation de la Foi
pour l'année 1887.*

RECETTES DE 1887.	DÉPENSES DE 1887.
Balance de 1886.....\$ 22 20	Aides aux missionnaires pau- vres.....\$440 00
Arrérages..... 3 00	Annales, fret, etc..... 27 54
Contributions de 1887..... 523 98	
Intérêts sur dépôts..... 1 76	
Total.....\$550 94	Total.....\$467 54
	Balance en mains..... 83 40

CONTRIBUTIONS DES PAROISSES.

Notre-Dame du Sacré-Cœur(ar- rérage de 1886.....\$ 3 00	Rapportés.....\$454 60
Total.....\$ 3 00	St-Gabriel..... 7 30
Rimouski.....\$ 63 05	Ste-Rose..... 5 50
Trois-Pistoles..... 60 00	N.-D. du Lac..... 5 50
Bic..... 31 67	Ste-Angèle..... 5 23
Carleton..... 30 77	N.-Dame des Sept Douleurs... 5 20
Métis..... 30 50	St-Charles de Caplan..... 5 00
St-Fabien..... 22 00	St-Jean de Dieu..... 4 84
St-Arsène..... 20 00	Cap d'Espoir..... 4 00
Ste-Flavie..... 19 00	St-Kpiphane..... 3 40
Isle-Verte..... 18 00	St-Clément..... 3 03
Cacouna..... 18 00	St-Matthieu..... 2 75
Ste-Anne-des-Monts..... 16 35	Ste-Blandine..... 2 75
L'Assomption..... 15 00	St-Modeste..... 2 00
St-Simon..... 14 00	St-Jean l'Evang..... 1 85
St-Anaclet..... 13 45	St-Bonaventure..... 1 40
St-Joseph de Lepage..... 13 01	St-Damase..... 1 35
Ste-Félicité..... 13 00	Pabos..... 1 32
Maria..... 11 00	St-Louis du Ha! Ha!..... 1 30
St-Eloi..... 10 30	New-Port..... 1 25
Matane..... 10 25	Port Daniel..... 1 25
Ste-Luce..... 9 25	Mont Louis..... 1 00
Grande-Rivière..... 8 00	Méchins..... 1 00
Pointe-au-Père..... 8 00	St-Paul de la Croix..... 0 75
	St-Donat..... 0 43
	Rév. M. Lamontagne..... 0 43
Porté.....\$454 60	Total des contributions....\$523 98

DÉPENSES :

Allocations aux curés et missionnaires.

Aux curés de :	Rapporté.....\$305 00
N.-Dame des Sept-Douleurs.\$ 35 00	St-Eusébe de Cabano..... 35 00
St-Paul de la Croix..... 35 00	St-Marcellin..... 15 00
St-Honoré..... 30 00	St-Laurent..... 15 00
Ste-Blandine..... 30 00	Cloridorme..... 15 00
St-Frs. Xav. et St-Hubert... 30 00	Packington..... 15 00
St-Albert..... 25 00	St-Luc..... 10 00
Mont Louis..... 20 00	St-Louis de Gonzague..... 10 00
St-Moise..... 20 00	St-Isidore..... 10 00
St-Damase..... 20 00	Chemin du Lac..... 10 00
St-Jean-de-Dieu..... 15 00	
Aux missionnaires de :	Total des allocations....\$440 00
St-Edouard de Méchins.... 45 00	Annales, port, etc..... 27 54
Porté.....\$305 00	Total des dépenses.....\$467 54

J. C. SIMARD, Ptre, Secrétaire.

MISSIONS DANS LES CHANTIERS DU MAINE.

A son Eminence

Le CARDINAL E. A. TASCHEREAU,

Archevêque de Québec.

EMINENCE,

Nous croyons faire plaisir à votre Eminence, en vous adressant une courte relation de nos travaux apostoliques, entrepris à votre demande, en faveur des Canadiens qui travaillent dans les vastes forêts du Maine.

Pendant tout un mois qu'ont duré nos travaux au milieu des Lois, nous avons visité 38 camps situés dans les contrées suivantes : Moose-River, Long Point, Jackman-Place, Lac des quarante îles, Lowel-Town, Holop-Town, Holop-Pond, Forks, Enchanted, Moksey, Spenser, etc.

Nous avons généralement été bien accueillis par les catholiques qui demeuraient dans ces camps, et presque tous ont profité de notre visite pour se réconcilier avec le bon Dieu et s'approcher des sacrements. C'est ainsi que nous avons eu le bonheur d'en confesser plus de 620 qui, pour la plupart, ont eu la consolation de recevoir la Ste-Communion pendant les messes que nous célébrions tous les jours dans leurs pauvres camps.

Quatre ou cinq seulement ont résisté à la grâce et ont refusé de se convertir, quoique deux de ces malheureux nous aient promis de se confesser à la première occasion, aussitôt qu'ils auront pu régler certaines affaires épineuses qui les empêchaient, disaient ils, de recevoir les sacrements dans de bonnes dispositions.

Parmi les catholiques que nous avons admis aux sacrements, il s'en est rencontré quatre ou cinq, qui se confessaient pour la première fois de leur vie, et n'avaient reçu que le baptême.

Nous croyons également ne pas exagérer, en élevant à 70 au moins, le nombre de ceux qui, depuis bien des années, ne s'était plus approchés des sacrements. Un mariage con-

tracté devant un ministre protestant a été béni, et le baptême conféré à trois enfants et à trois adultes protestants.

L'un de ces derniers est un Américain des Etats Unis, âgé de 32 ans. Bien qu'il fût protestant, il menait une vie irréprochable. Plusieurs fois déjà il avait eu le bonheur d'assister aux cérémonies du culte catholique, et peu à peu, éclairé des lumières de la grâce, il en était venu à reconnaître que notre Sainte Religion est la seule véritable. Dès lors il avait pris en son cœur la résolution de l'embrasser au plutôt. A l'occasion de notre visite, il vint à nous de lui-même, et nous pria de lui conférer le Baptême. Ses amis protestants firent tous leurs efforts pour le retenir dans leur secte, mais leurs instances furent vaines, il abjura solennellement l'erreur et reçut le Baptême dans les meilleures dispositions.

Un ancien médecin de Moose River, également protestant, imita son exemple. A la grande joie des catholiques il reçut le baptême et nous fit la promesse de donner à ses enfants une éducation chrétienne.

La conversion du troisième adulte protestant a quelque chose de plus extraordinaire. Il travaillait dans un camp dont son frère était chef, et où jamais un prêtre n'avait mis les pieds. Un mois avant notre arrivée, il eut un songe, dans lequel il lui sembla voir deux prêtres catholiques, conduits par un Canadien, qui venaient pour le convertir. Le lendemain, il n'eut rien de plus empressé que de raconter ce songe à son frère qui lui répondit de le mépriser. Quand nous arrivâmes dans le camp, cet homme fut frappé à notre vue, et le songe qu'il avait eu, lui revint aussitôt à la mémoire. Et pourtant, soit par crainte, soit tout autre motif, il se tint toujours à distance et n'osa pas nous adresser la parole. Nous allions même quitter le camp, et déjà nos chevaux étaient attelés, quand nous vîmes arriver à nous un homme pâle, défait et paraissant souffrir beaucoup. C'était lui... Etes-vous malade, monsieur, lui dit un des Pères, en l'abordant?... Bien malade, répondit-il avec un profond soupir ; depuis quelques jours je souffre beaucoup de la poitrine, et je crains que ma maladie n'ait bientôt une suite fâcheuse... Mais, mon pauvre ami, reprit le Père, puisque vous pourriez mou-

rir des suites de cette maladie, voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes, sans religion !... Non, répondit le malade, je ne veux pas mourir ainsi, je veux mourir catholique. Et il se met à raconter le songe dont il a été favorisé, puis de lui-même, il nous demande le baptême. Après l'avoir instruit de notre mieux et reçu son abjuration, nous crûmes devoir accéder à sa demande en lui conférant le sacrement de la régénération... O mes Pères, nous disait-il en nous quittant, merci ! merci ! pour le bien que vous avez fait à mon âme ! Ah ! si le bon Dieu m'accorde la santé, soyez persuadés que je demeurerai toute ma vie catholique fervent.

Nous croyons que Dieu, qui scrute les cœurs et les reins, a voulu récompenser la bonne volonté dont cet homme était animé. Quoiqu'il fût né au sein du protestantisme, il était d'une conduite irréprochable, et depuis deux ans, il récitait tous les jours le *Pater*, qu'un ami Canadien lui avait appris. Nous avons su depuis, à notre grande satisfaction, que l'homme converti, parfaitement guéri de sa maladie, persévère avec ferveur dans ses bonnes dispositions et que, grâce à son exemple, il y a grand espoir que plusieurs membres de sa famille abjurèrent l'erreur.

Trois ou quatre autres protestants auraient aussi désiré recevoir la grâce du baptême. Mais hélas ! le temps de les instruire et de nous occuper sérieusement de leurs âmes nous manquait. Nous avons écrit à un curé qui les connaît pour le prier d'en avoir soin.

Un chef de camp catholique, mais marié à une protestante des Etats-Unis, ne s'approchait plus des sacrements depuis plus de 20 ans. A l'occasion de notre passage dans son camp il s'est confessé et nous a promis de faire baptiser ses huit enfants et de travailler à la conversion de sa femme. Nous l'avons recommandé à M. le Curé de St-Georges de la Beauce.

Une chose bien remarquable, c'est la conduite fort convenable des chefs de camp à notre égard. Quoique tous, à peu près, fussent protestants, ils nous ont, pour la plupart, fort bien reçus, et souvent témoigné la satisfaction qu'ils éprouvaient de notre visite. Mes Pères, nous disait l'un deux, M. Brayc, homme très considéré et riche de 6 ou 7 camps, mes Pères,

je vous remercie beaucoup de votre dévouement et je dois vous déclarer qu'après ce que j'ai vu ici, je me sens vivement porté vers la religion catholique.

Un autre chef de camp, très riche protestant, alla un jour jusqu'à prendre notre défense. Un "esprit fort" avait osé, dans une réunion, avancer que les missionnaires étaient des hommes d'argent, et que nous n'étions venus dans leurs camps que pour nous enrichir à leurs dépens. Le chef qui l'écoutait fut indigné de ses discours ; il ferma la bouche au calomniateur : " J'ai eu l'honneur, dit-il, de recevoir les missionnaires dans mon camp, et j'ai pu constater par moi-même qu'ils n'agissent que par pur dévouement.

Un autre chef ne se contenta pas de nous bien recevoir, il nous aida encore à convertir plusieurs catholiques qui travaillaient pour lui. C'est d'ailleurs ce qu'avait fait le premier chef dont nous avons déjà parlé à Votre Eminence. Lui-même eut la bonté de nous conduire à une pauvre cabane perdue au milieu des neiges, où nous trouvâmes un jeune ménage dans le plus grand dénûement. La jeune femme qui se trouvait dans une position critique appréhendait la mort. En nous voyant, son visage s'illumina, et levant les mains vers le ciel, elle s'écriait avec reconnaissance : Des prêtres ! Des prêtres ! merci mon Dieu, merci ! Je pourrai donc me confesser et me disposer à mourir !

En visitant un camp, nous rencontrâmes un groupe de jeunes gens qui s'étaient portés l'un l'autre à repousser la grâce, et vainement nous avons essayé de les ramener. Le plus animé de la bande et qui paraissait donner le ton aux autres, était natif de Ste-Marie de la Beauce. Un des Pères l'ayant appris, va vers lui et le tirant à l'écart : " Quoi, lui dit-il, toi aussi ! Toi qui es né dans la même paroisse que le Cardinal, tu n'as pas honte d'agir comme tu le fais ? " C'en fut assez pour le faire rentrer en lui-même. Il se confessa et les autres suivirent son exemple.

Nous ne nous étendrons pas sur les fatigues, les privations et tous les dangers que nous eûmes à essayer pendant tout un mois, au milieu de ces forêts sauvages et pendant un hiver exceptionnellement rigoureux. Cependant nous ne pouvons garder sous silence l'une ou l'autre circonstance

plus périlleuse où nous faillîmes perdre la vie. Un jour nous traversions sur la glace le grand lac des Quarante Îles. Le temps était affreux, et une horrible tempête, mugissant avec fureur, balayait en tous sens des tourbillons de neige qui aveuglaient hommes et chevaux. Tout-à-coup, un sourd craquement se fait entendre, la glace se brise et un de nos chevaux s'enfonça dans les eaux du lac. Pleins d'effroi, nous jetons un cri d'alarme vers le ciel ! Nous nous croyions perdus. Heureusement, l'autre cheval par un effort suprême parvient à se maintenir sur la glace, et réussit à nous retirer du danger.

Un autre jour nous nous égarâmes. C'était aussi au milieu d'une tempête de neige. Déjà nous avions fait plus de 15 milles de chemin et depuis longtemps nous aurions dû être arrivés. Le soir tombait, et nulle part nous ne rencontrions trace de route. Déjà nous songions avec terreur à la nuit qui arrivait et qui commençait à couvrir le bois de son ombre, et nous nous demandions comment nous pourrions passer la nuit au milieu des neiges, quand, nous étant tous les trois recommandés à la Bonne Ste-Anne, nous aperçûmes bientôt une lumière dans les bois. Nous nous dirigeâmes vers cet endroit, c'était le camp que depuis des heures nous cherchions vainement.

Je ne dois pas oublier que notre meilleur cheval tomba malade de la gourme. Cette maladie contagieuse nous faisait craindre avec raison de ne pas être reçus dans les camps. Pourtant il n'en fut rien. Nous recommandâmes notre cheval au bon St-Benoit, et quoique au dire des connaisseurs, notre bête n'en eût plus que pour quelques jours, nous continuâmes notre route, et quelques jours après elle était entièrement rétablie.

Enfin, après un mois de travail, nous dûmes songer à nous arrêter et à reprendre la route du Canada. Hélas ! il restait encore des camps à visiter, mais nous étions harrassés et notre conducteur et ses chevaux paraissaient plus fatigués encore. Nous quittâmes donc le Maine, contents et consolés des heureux résultats de nos travaux dans les bois, sur lesquels le Divin Rédempteur avait daigné répandre tant de bénédictions, en laissant échapper de nos cœurs reconnais-

sants cette exclamation : Mon Dieu, mon Dieu ! qu'il y a dans ces bois de brebis égarées auxquelles il ne faudrait qu'une main charitable et amie pour les conduire au berceau du Christ ! Qu'un prêtre zélé à qui il serait donné de parcourir à l'aise ces contrées y ferait du bien !

En terminant, nous prions Votre Eminence de bénir vos deux pauvres missionnaires et de recevoir les sentiments de vénération avec lesquelles nous sommes

De votre Eminence

les très-humbles, très-obéissants et très-respectueux serviteurs,

L. POULET C. SS. R.

L. SAVARD C. SS. R.

Ste-Anne de Beaupré, 16 juillet 1887.

LETTRE DE SŒUR MARIE THEODORE

A LA

TRES-HONOREE MÈRE MARIE-ANASTASIE

*Supérieure Générale de la Communauté des Sœurs
de Ste-Anne à Lachino.*

COUVENT DE STE-ANNE,

Nanaïmo, C. B., 12 Mai 1887.

Révérènde Mère et très chères Sœurs,

Vous avez sans doute appris déjà le désastre dont notre petite ville de Nanaïmo vient d'être le théâtre. Oui, il est bien vrai que près de 175 hommes ont été ensevelis vivants dans une mine, précisément celle que vous avez visitée, ma Révèrende Mère. Je crois qu'il faut être sur les lieux pour avoir une idée de cette terrible catastrophe. C'est une chose horrible, épouvantable ! et que j'essaierais en vain de vous décrire.

Vers 6 hrs du soir, le 3 Mai, jour de l'Invention de la Ste-Croix, un bruit semblable à un coup de canon se fit entendre aux environs de la mine, un second coup plus fort que le premier suivit immédiatement, puis succéda un tremblement de terre qui se fit sentir assez loin, mais nous ne nous en sommes pas aperçues au Couvent.

Avec la seconde détonation, s'élançèrent de la profondeur de la mine des torrents de flammes et une quantité de débris. On accourt aux portes et aux fenêtres ; on se demande la cause de ce bruit si étrange, et chacun de s'écrier : le *shaft* est en feu ! Mon Dieu ! quel désespoir pour ceux qui ont quelque parent dans cet abîme ! Entendez les mères crier à leurs enfants : Votre père est perdu ! Voyez-les courir sur le lieu du sinistre et faire retentir l'air de leurs cris et de leurs lamentations !

En moins d'un quart d'heure toute la population était rassemblée et présentait une image de la séparation au jugement dernier. Pas la moindre espérance de sauver les mi-

sérables victimes. Une femme perdait là son père, son mari et son frère, et combien avaient là mari et fils. Presque chaque famille perdait un de ses membres. Le feu alimenté d'une manière effrayante augmenta d'intensité non pas seulement pendant quelques heures, mais depuis le mardi jusqu'au vendredi matin ; alors seulement il fut possible de maîtriser l'embrasement. Ne croyez pas, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs, que les gens de la ville soient restés là spectateurs immobiles et craintifs. Dans quelques instants on organisa une bande d'hommes pour aller au secours des mineurs infortunés. Ceci est une entreprise des plus dangereuses, car l'air qui suit l'explosion et qu'on appelle en anglais *after damp* cause plus de ravages que l'explosion même. On compare l'effet de cette atmosphère au chloroforme ; d'abord les malheureux qui la respirent sentent une forte douleur dans les tempes, puis leurs genoux tremblent et refusent de soutenir leurs corps et bientôt l'asphyxie est complète.

On choisit donc des hommes de bonne constitution et d'expérience dans les mines ; on les descend à une profondeur de 636 pieds dans les cages que vous avez vues, ma Mère. Arrivés là, ils descendent encore une côte de je ne sais combien de centaines de pieds et ils se trouvent en présence de trois chemins. Imaginez-vous donc des hommes à plus de mille pieds sous terre, avec un feu acharné qui dévorait madriers, granges, foin, huiles etc... Il y a là tout un magasin de provisions surtout pour les mules presque indispensables aux travaux des mines ; car les chevaux ne pourraient y tenir. Les pauvres mules deviennent bien vite aveugles ; mais elles sont très maniables. Il y en avait grand nombre dans l'intérieur de la mine au moment de l'accident. Aussi le petit laitier en me parlant de l'explosion me dit, le cœur bien gros : "*There were lots of mules, too!*"

Nos braves envoyés poursuivent donc leur chemin dans cette ville souterraine à travers le feu et exposés à l'influence cruelle de cet air dont je vous ai parlé. Comme s'il n'y eut pas eu assez de victimes, un de ces hommes s'avança imprudemment trop loin et tomba ; on réussit à s'en saisir ; mais trop tard. Le malheureux était asphyxié et il y avait une

veuve et huit orphelins de plus. Le feu ne permit pas de poursuivre les recherches ; on remonta n'ayant trouvé que deux hommes sains et saufs, cinq horriblement brûlés, aujourd'hui en voie de guérison, et six cadavres dont un était celui de notre voisin. Ce dernier n'avait souffert qu'une très petite brûlure, lui aussi avait été asphyxié. Quand sa pauvre femme le vit, elle ne pouvait pas le croire mort, car on le sortit une demi-heure à peine après l'explosion. Cela vous montre que les gens n'ont pas perdu de temps pour aller au secours des pauvres victimes. Les deux hommes qui sont sauvés ont eu les idées confuses pendant plusieurs jours, mais ils sont mieux maintenant. Pendant que tout ceci se passait nous étions tranquilles dans notre Couvent. La première nouvelle que nous avons eue de ce terrible désastre nous arriva à 7.30 hrs. du soir. Une jeune fille qui venait pour le mois de Marie nous dit : N'est-ce pas triste cette explosion?... Encore une explosion ! m'écriai-je, combien d'hommes blessés?... Il n'y en a que deux de sortis, me dit-elle, la mine est en feu, on ne peut sauver les autres. Je n'avais aucune idée du grand nombre d'hommes employés dans la mine, je pensais qu'il pouvait y en avoir cinq ou six et je me sentis le cœur navré. Je dis : Allons à la chapelle ! Le Père Durand était parti lundi pour une mission d'où il ne devait revenir que le samedi. Il me vint à l'idée que parmi les blessés il pourrait y avoir des catholiques. J'envoyai aussitôt une dépêche à Victoria pour demander un prêtre et le lendemain le Père Mandart arrivait ; mais il n'eut pas même à donner de sépulture, nos catholiques avec tant d'autres étant encore dans le fond de la mine. Cependant sa présence fit du bien ; c'est dans un temps d'épreuves comme celui-ci qu'on sent qu'il faut que le pasteur soit avec ses brebis ; lui seul, il semble, peut entrer dans leurs sentiments et les consoler.

Après avoir fait nos prières nous allâmes nous coucher, mais je n'avais guère de sommeil. La pensée qu'un seul homme était en danger était plus que suffisante pour nous tenir éveillées et de plus il y avait cette nuit-là un mouvement inaccoutumé. Les heures me parurent bien longues et le matin j'étais anxieuse de voir quelqu'un qui put nous

donner des informations. Lorsque le laitier vint je lui demandai s'il y avait beaucoup d'hommes dans la mine : *Oh ! yes, there were lots !*—Alors, je me mis à pleurer ; ma Sœur Marie Florence voulait me calmer. Mais, lui dis-je, pensez-vous que c'est peu ?... il y a sans doute une quarantaine d'hommes là... Je pensais mettre les choses au pire et cependant j'étais bien loin de la réalité ; il y avait 98 blancs et 50 à 75 Chinois. Enfin les élèves commencèrent à arriver et l'absence d'une telle et d'une telle me disait combien d'orphelins je pouvais compter parmi nos enfants. Je demandais : Mr. un tel est-il dans la mine ?... Oui.—Et tel autre ? et toujours on me répondait, oui !

La journée du mineur est divisée en trois parties de 8 hrs. Une bande d'hommes descend dans la mine à deux heures et demie p. m. et en sort à 10.30 hrs ; on appelle chaque division *Shift*. Le jour du terrible accident, je ne savais pas encore que notre voisin était au nombre des victimes, mais jé remarquai en me couchant que tout n'était pas comme de coutume ; il y avait dans sa maison un va et vient étrange et que je ne pouvais m'expliquer. Comme je vous l'ai déjà dit, il fut un des premiers que l'on sortit. Aussitôt il fut apporté à sa maison. Il n'était pas beaucoup changé, contrairement à ce qui arrive dans les cas de ce genre, le *after damp* ne l'avait pas même noirci. Le pauvre malheureux laisse deux enfants dans une grande pauvreté. Parmi les catholiques qui ont trouvé la mort dans la mine, se trouvait le père de six jeunes enfants. C'est un homme que nous estimions beaucoup, car il était tout dévoué à sa famille et ses enfants faisaient toute sa gloire. Le dimanche, il venait à la messe avec eux. Sachant qu'il était mineur, j'étais dans de grandes angoisses à son sujet. Vers midi une enfant vint me dire : M. Corcoran n'est pas encore sorti de la mine. En l'entendant je me mis à pleurer à sanglots comme si j'avais perdu mon père, par sympathie pour sa bonne et sainte femme et ses pauvres enfants. Si moi, qui suis étrangère à ces victimes, j'ai tant de peine, que doivent éprouver ceux qui ont perdu leur unique soutien, ce qu'ils avait de plus cher au monde ?... Lorsqu'on entend parler d'une grande calamité, on est touché de l'ensemble, mais on ne se fait aucune idée des souff-

frances de chaque individu éprouvé. Comme nous avons visité les familles de ces infortunés, nous avons pu peser, en quelque sorte, les malheurs et les chagrins particuliers. Oui, nous voyons la misère et la peine sous toutes les formes : depuis la jeune femme mariée il n'y a que deux semaines, six semaines, dix mois jusqu'à la femme comptant trente-cinq ans de mariage qui deviennent veuves. Nous allons les voir pour pleurer avec elles et essayer de leur donner des consolations. Il est quelque fois difficile de parler ! Une de nos voisines qui a perdu son mari et un fils de 27 ans, serrait mes mains dans les siennes ne cessant de me répéter : Un, c'est beaucoup, mais deux, c'est trop !

Je dois dire ici que nous avons été très édifiées de la résignation de ces bonnes gens et même des protestants. Une autre de nos voisines qui pleure son mari était tellement affaiblie qu'elle divaguait tant soit peu. Vous pensez bien que personne ne mange, ni ne dort de ce temps-ci. Je disais donc à cette pauvre femme : Il faut tâcher de manger un peu ; vous allez succomber, et que deviendront vos enfants ? C'était le troisième jour après la catastrophe et elle n'avait pris que du thé. Ah ! comment puis-je prendre de la nourriture, me dit-elle, pendant qu'il n'en a pas lui ! Comme il a faim ! mais ne dites rien, lui dis-je, il mangera tant qu'il voudra quand il reviendra. Une autre prépara du *beef tea* ; car, disait-elle, cela lui fera du bien. Et tant, tant de choses qu'on entend, qui nous brisent le cœur. Puis, combien de petits êtres qui n'ont pas encore vu le jour et qui ne verront jamais leur père ! des orphelins de tous les âges : trois semaines, deux ans, dix, douze et plus, il y en a 126 et la plupart sont pauvres. Des contributions de toutes parts arriveront sans doute, mais ce sera toujours peu pour tant de besoins.

La perte de tant de vies est assurément ce qu'il y a de plus déplorable et ce qui nous occupe le plus, mais ce n'est pas tout. La Compagnie de cette mine sera probablement ruinée, du moins la mine ne vaudra plus grand'chose, car elle est presque noyée et le charbon noyé ne vaut pas beaucoup, sans compter la destruction de tous les engins, machines, etc. Depuis trois ans cette mine était ouverte et elle n'avait pas couvert ses dépenses ; mais depuis trois mois elle pro-

duisait beaucoup et tout le monde prédisait un été lucratif. On ne pouvait suffire aux demandes pour le charbon. Il y avait toujours sept ou huit bateaux qui attendaient leur charge pour San Francisco. Voilà pourquoi on donnait de l'ouvrage à tous ceux qui en voulaient ; jamais tant d'hommes n'avaient été employés là.

Peut-être aliez-vous penser, ma Révérende Mère, que les cages, les fournaux et l'engin que vous avez vus ont été détruits par le feu et que c'est par le puits ou *shaft* que le feu est sorti. Il n'en est rien ; car il eut été impossible alors de descendre pour éteindre le feu et retirer les corps. A quelques verges de ce puits, il y a ce qu'on appelle le *little shaft* auquel est attaché un éventail qui fait circuler l'air dans la mine. C'est par cette ouverture que les flammes sont sorties, détruisant l'éventail et mettant la machine en pièces. Si la ville n'avait été munie de pompes, le feu eut produit d'aussi grands ravages sur la terre qu'à l'intérieur de la mine. Dernièrement, le surintendant nous disait que cette machine ou éventail pouvait fonctionner cent ans, si on avait le soin de faire pénétrer un peu d'huile dans ses rouages de temps en temps. Il comptait sans les explosions, chose qu'il aurait dû pourtant appréhender. Les mineurs disent que des mines sous l'eau comme celle-ci sont toujours dangereuses parce que l'eau semble empêcher l'action de l'air.

La poussière qui s'échappe du charbon aura peut-être pris feu, comme cela est arrivé l'été dernier sur un bateau qui se trouvait dans le port. Comme on sortait le charbon du char pour en charger le bateau la poussière prit feu, peut-être par une allumette jetée sans attention, et 13 hommes furent horriblement brûlés. Sur ce nombre quatre seulement purent être guéris.

La veille de la catastrophe un des mineurs eut un songe dans lequel il vit sa femme, morte depuis longtemps, elle lui montrait un abîme en disant : Regarde, et n'y va pas. Cela le préoccupa tellement qu'il ne pût se résoudre à descendre dans la mine et il échappa ainsi à l'accident.

Un homme qui n'était pas mineur se trouva dans la mine au moment de l'explosion et y périt. Il y était allé pour réparer une machine, ce qui ne devait lui prendre que quel-

ques instants. On pourrait se demander: puisque les travaux des mines exposent à de continuel et effroyables dangers, pourquoi tant de gens s'y livrent-ils? Ce doit être la dernière nécessité qui les y force?... Pas du tout: ils ont une passion pour les mines comme les matelots pour la mer. Une femme me disait: Si mon mari sortait aujourd'hui vivant de la mine, il y retournerait demain. Une autre: Mon mari a 43 ans et il travaille dans les mines depuis l'âge de sept ans; il n'aurait jamais voulu faire autre chose. Je n'ai rencontré qu'une exception, M. McDonald, époux d'une de nos orphelines, qui priait toujours afin de ne pas trouver la mort dans cet abîme et qui avait peur chaque fois qu'il y descendait. Pour preuve que les mineurs aiment la vie sous terre, je vous dirai qu'un de ceux qui viennent d'être tués s'était trouvé dans trois explosions avant celle-ci. Il fut une fois prisonnier pendant plusieurs jours et il ne parvint à conserver sa vie et celle de ses compagnons qu'en barricadant les portes pour empêcher le *after damp* de pénétrer dans leur retraite. C'est ce qu'il fit encore cette fois, mais il oublia de fermer une certaine ouverture par où le mauvais air a pu circuler. Les docteurs constatent que les victimes auraient pu vivre neuf jours ainsi enfermés. Il semble que ceux de cette bande là n'aient pas cru tout d'abord à un danger imminent, car la plupart ont été trouvés couchés comme pour dormir. Un jeune homme avait écrit sur sa pioche: *Treize heures après l'explosion, dans la plus profonde misère*, et il signa son nom. Un autre: 1 hre, 2, 3, puis 5 hrs. Ils ne sont pas morts de faim, car il y avait de la nourriture en abondance. La décomposition assez avancée des corps a fait juger que ces pauvres gens étaient morts depuis plusieurs jours.

Ma bonne Mère et mes chères Sœurs, vous trouvez sans doute que je m'écarte un peu du sujet et que j'oublie de vous dire à quel temps on a commencé à sortir les cadavres. C'est un peu à dessein que je vous tiens ainsi dans l'attente, afin que vous conceviez quelque chose, s'il est possible, des angoisses de toute la ville. Nous sommes au neuvième jour et les corps ne sont pas encore tous sortis; peut-être ne pourra-t-on jamais les avoir et ce sont les restes que des mères, des épouses attendent encore avec larmes. Le feu

donc continua son œuvre de dévastation malgré les efforts de quantité d'hommes qui travaillaient jour et nuit à le comprimer. Dans l'avant-midi du jeudi, on trouva le corps d'un garçon de seize ans, un enfant qui sert au chœur depuis trois ans. Vous l'avez vu, ma Rév. Mère, car il n'y en avait que deux : c'était le plus grand.

A quelque distance de la mine, il y a une vieille école ; c'est là qu'on transporte les corps. On les apporte de la mine enveloppés d'un drap et là ils sont identifiés. S'il y a une possibilité on les ensevelit ensuite dans une bière très propre et même belle, puis on les conduit chez les parents. Je me trouvais à la maison quand le pauvre garçon y fut transporté. Ma Rév. Mère et bien aimées Sœurs, vous dire que c'était une scène à faire perdre connaissance, n'est pas assez. Je regardais cette figure qui naguère faisait la joie de ses parents et l'admiration de tous et je répétais : C'est horrible ! C'est horrible ! Il était à demi brûlé, ses dents étaient brisées, sa mule lui avait sans doute donné quelques coups. Il était si défiguré que presque personne ne le reconnaissait. Cependant j'ai pu le reconnaître et le Père Durand aussi. Ce bon Père Durand ayant appris le jeudi même la nouvelle de la catastrophe revint aussitôt, de sorte qu'il se trouva ici pour le premier enterrement catholique. Le jeune garçon dont je viens de parler appartenait à une famille à l'aise ; ses parents auraient désiré l'envoyer à l'école, mais il préférerait être mineur avec son père qui n'a pas encore été retrouvé. Pauvre femme ! elle a le cœur brisé, mais c'est une excellente chrétienne. Ce jeune homme avait fait ses Pâques avec son père le dimanche le 1er Mai. Le Père Durand dit qu'il croit que cet enfant est sauvé.

On continua à poursuivre le feu et peu à peu on s'en rendit maître ; enfin le vendredi à 10 hrs on trouva une bande de 35 hommes, tous morts. Comme nous avions la liste et les divisions où les hommes travaillaient nous savions d'avance quelles étaient ces nouvelles victimes et tout le monde, les femmes surtout, de courir et de se lamenter. C'était on ne peut plus triste. Tous ces cadavres transportés à l'école y furent ensevelis. A sept heures du soir, les portes furent ouvertes et des chariots et voitures conve-

nables furent employés jusqu'à 11 hrs à transporter les bières aux maisons respectives. Quoique nous ne soyons pas au centre des résidences des mineurs, nous en avons vu passer plusieurs. En déposant les corps dans chaque maison on ne demandait pas : A quelle heure l'enterrement ? mais on disait : L'enterrement sera à telle heure. Ce n'est pas manque d'humanité, car les gens de Nanaïmo, pendant ces jours de deuil, ont agi non seulement avec la plus sincère sympathie, mais avec une délicatesse touchante qui s'étendait aux moindres détails et n'oubliait personne. Mais, c'était à la fin de la semaine et il fallait se hâter de donner la sépulture à tous ces morts avant le dimanche.

Ce même soir du vendredi, à 6 hrs, deux filles de seize ans vinrent me demander des marguerites blanches afin de faire une couronne pour la tombe de l'enfant de chœur dont je vous ai parlé. Je leur dis : Prenez-en tant que vous voudrez et je leur parlai un peu. Le lendemain vers 8 hrs a. m. la mère de l'une d'elles vint tout en pleurs me chercher en disant : A sept heures, hier soir en arrivant chez sa maîtresse, mon enfant tomba dans de fortes convulsions et les trois docteurs qui l'ont vue disent qu'elle est en danger. Je laissai ma Sœur Marie Florence seule et je suivis cette pauvre femme. A notre arrivée la malade était sous l'influence du chloroforme et une convulsion n'attendait pas l'autre. Le docteur me dit : Il y a grand danger. Alors j'envoyai chercher le Père qui lui donna l'Extrême-Onction, mais impossible de la confesser et elle n'avait pas encore fait ses Pâques ; elle ne s'était pas confessée depuis sept mois. Toute la journée et la nuit suivante je la gardai. Le dimanche matin à 3 hrs elle changea rapidement. Sa maladie dégénéra en inflammation de cerveau. A 1 heure, le lundi matin, elle n'était plus et les fleurs qu'elle avait cueillies pour un autre servirent pour ces propres funérailles. Cette mort nous a fait craindre pour plusieurs autres ; mais heureusement il n'y a pas encore eu d'autres malades même parmi les personnes les plus éprouvées.

Ma Révérende Mère, le journal de Victoria vous parlera de la visite que nos chères Sœurs nous ont faite et de la consolation que j'en ai ressentie.

Mais revenons à nos infortunés mineurs. Chaque jour on trouva quelques corps et le lundi on arrivait près du No 5 où se trouvaient huit catholiques. Comme cet endroit était très éloigné du lieu où l'explosion avait éclaté, nous espérons que ceux-là n'auraient eu à souffrir que de la faim. Que nous trouvions donc le temps long quand, la nuit passée, on disait : On ne pourra les avoir avant ce soir, et le soir : On ne pourra arriver là avant demain. Ce n'est que le dimanche que nous avons perdu tout espoir qu'ils pouvaient vivre encore. Mais lorsqu'ils furent trouvés, le lundi avant-midi, on apprit que c'était justement à cet endroit que l'explosion avait exercé le plus de ravages. Les corps étaient enflés, méconnaissables et dans un état de putréfaction presque complète. Leurs proches même ne pouvaient les reconnaître ; ce n'est que par les habits, montres, pipes, etc., qu'on réussit à les identifier. On reconnut M. McDonald par son scapulaire et M. Corcoran par sa médaille. Dans des circonstances si profondément pénibles il y eut, dit-on, quelques sourires sarcastiques à propos de ces objets de piété. Pauvres protestants ! Mais surtout pauvres catholiques ignorants et dégénérés ! On dut mettre ces cadavres dans des draps et fermer les bières aussi vite que possible. Les hommes les plus forts ne pouvaient en souffrir la vue ni l'odeur. Les huit catholiques furent transportés à l'église où il passèrent la nuit. Le Père voulait avoir une Messe de Requiem, mais je lui dis que personne ne pourrait endurer cette puanteur si longtemps. Pauvres veuves ! qu'il était déchirant de les voir baiser les planches qui renfermaient les restes de leurs époux !

Ce matin, 14 mai, 15 autres corps ont été trouvés et on pense qu'aujourd'hui et demain on découvrira le reste. Je devrais terminer ce récit si long et si triste, mais j'aime à donner encore quelques détails. Si je vous fatigue, ma bonne Mère et mes bien chères Sœurs, vous vous rappellerez que je ne vous ai pas parlé depuis 8 ans. De plus, j'ai tant de peine que j'éprouve du soulagement à vous écrire et de plus je suis persuadée que vos bons cœurs seront portés à recommander à Dieu nos pauvres gens de Nanaïmo tant morts que vivants.

Il est certainement à regretter qu'il n'y ait pas plus de catholiques sur la terre, mais n'y en eut-il que deux par ville, un des deux serait une âme agréable à Dieu, un apôtre, une victime. C'est ce que j'ai vu ici. Un de nos catholiques était un véritable apôtre. Apprenait-il l'arrivée d'un catholique, aussitôt il s'emparait en quelque façon du nouveau venu pour l'amener à l'église. On aurait dit que l'église était son bien, sa maison à lui, tant il avait à cœur de la tenir propre. Il conservait les images de piété, même celles qu'il trouvait sur les gazettes, avec une simplicité d'enfant. Sa principale occupation était la prière ; il avait l'habitude de réciter souvent et à demi voix certaines prières, et il n'y avait ni personnes ni lieux qui l'empêchassent de le faire. On se moquait de lui, on tâchait d'ébranler sa piété ; mais c'était en vain. Jamais il ne se couchait sans dire son chapelet et quand sa femme ne pouvait prier avec lui, il se croyait obligé de compenser pour elle. Ceci ne mériterait pas de grands éloges dans votre belle Province, mais dans nos pauvres pays vous comprenez que ça vaut presque la béatification. Il n'y a que seize catholiques reconnus comme tels qui ont été tués. Deux qui étaient frères ont été trouvés dans les bras l'un de l'autre. Sur ce nombre nos meilleurs amis avaient fait leurs Pâques. Un d'entre eux ne s'était pas confessé depuis 5 ans. Le dimanche des Rameaux, il s'approcha de la Ste-Table, et il en fut si content qu'il alla lui-même en donner la nouvelle à ses connaissances et leur faire part de son bonheur.

Une bonne vieille protestante me disait : Si mon fils a eu le temps de dire : *Lord, have mercy on me*, c'est tout ce que je demande. Les pauvres infortunés ont été trouvés dans toutes sortes de positions : quelques-uns à genoux, d'autres les mains jointes. Ils avaient écrit partout, dans les corridors, sur les pioches, mais il est difficile de déchiffrer cela. Les Chinois ont aussi laissé leurs hiéroglyphes ; mais aucun ne veut descendre pour en prendre connaissance. Ils sont si craintifs, ces pauvres gens ! Maintenant encore il existe un vrai danger pour tous ceux qui descendent dans la mine où le gaz est comme une épaisse fumée et la petite machine destinée à pomper l'air ne pouvant plus fonctionner libre-

ment ne le fait circuler qu'à une hauteur de deux à trois pieds. L'intérieur de la mine n'est plus qu'un amas de ruines, de débris, et on a toute la peine du monde à y pénétrer. Cependant on ne manque pas d'hommes courageux pour faire cet office de charité et retirer leurs pauvres camarades. Je les ai vus aller à cette pénible besogne et la faire de grand cœur.

Je termine enfin, ma Révérende et bien chère Mère et mes bonnes Sœurs ; je vous ai donné les renseignements les plus importants et m'étant trouvée sur les lieux et en rapport avec la plupart pour ne pas dire toutes les familles affligées, je crois vous avoir fourni les détails les plus exacts possibles.

Le plus grand ordre règne partout, mais un voile de deuil enveloppe notre petite ville. Personne n'oserait sourire, les larmes semblent être devenues la nourriture de notre pauvre population.

Je vous remercie toutes, bien-aimées Sœurs, de m'avoir écoutée si longtemps et j'espère que la gravité du sujet vous a fait oublier déjà les nombreux défauts de ma longue lettre. D'ailleurs mon peu d'habitude de la langue française me donne droit à votre indulgence.

Dans les Sacrés-Cœurs, je demeure à jamais, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs,

Votre affectueuse Sœur,

Sr. MARIE-THÉODORE.

Missionnaire.

La persécution dans l'Extrême Orient.

(*Les Missions Catholiques.*)

CHINE.

*Lettre de M. Renault, pro-préfet apostolique du Kouang-Si,
à M. le Supérieur du séminaire des Missions Etrangères.*

Chang-se-tchéou (Kouang-Si), 31 mai 1886.

En l'absence de Mgr Foucard, j'ai à vous communiquer de bien tristes nouvelles.

Vous vous rappelez qu'il y a déjà plus de deux ans, nos chers confrères, MM. Lavest et Pernet, ont vu leurs établissements entièrement ruinés, qu'eux-mêmes, après avoir tout perdu, furent maltraités, battus et emmenés captifs sans qu'aucune justice jusqu'à ce jour leur ait été rendue, malgré les démarches réitérées faites par Monseigneur auprès des autorités chinoises et françaises.

Depuis lors, il a été impossible à nos confrères, malgré plusieurs tentatives, de rentrer à leurs postes ; il ne fallait cependant pas abandonner un district qui donnait de si belles espérances et dont la formation avait coûté tant d'argent et de peines. Aussi, à la première nouvelle de la paix conclue entre la France et la Chine, M. Lavest demanda à Monseigneur et obtint la permission d'aller se fixer dans un autre village où il comptait bon nombre de catéchumènes. Il fallut à notre dévoué confrère cette force d'âme, cette énergie qu'on lui connaît, pour supporter depuis huit mois les avanies de toute sorte qu'il eut à subir. Chaque jour, c'étaient de nouvelles menaces contre lui et les catéchumènes ; souvent même, pendant la récitation de la prière du soir, des pierres étaient lancées sur le toit de son habitation, ce qui rendait la situation des plus difficiles. Toutefois notre confrère ne se laissa pas décourager ; comptant sur la grâce

du bon Dieu plus que sur les moyens humains, il se mit généreusement à l'œuvre et parvint, par sa constance, à rétablir et à reconstituer son orphelinat.

Déjà, dans les campagnes, bon nombre se préparaient à se faire chrétiens, lorsque le démon, par le moyen de ses suppôts, vint anéantir de si belles espérances.

Voici comment M. Poulat, en date 11 mai, raconte, d'après des chrétiens témoins oculaires, ce qui s'est passé :

“ Ce dimanche 9 mai, vers les six heures du matin, la maison du P. Lavest se trouva cernée par une centaine d'hommes armés de fusils, de coutelas et de piques. Ils annoncèrent leur présence en lançant des pierres sur l'habitation ; une d'elles, en perçant la toiture, atteignit un enfant de l'orphelinat (le petit Paul, âgé de 12 ans) et lui ouvrit le crâne. Le voyant blessé mortellement, le P. Lavest oublie un instant le danger pour voler au secours de cet enfant à qui il confère les derniers sacrements.

“ Pendant ce temps, les malfaiteurs frappent aux portes pour s'ouvrir une entrée, et soit pour hâter leur œuvre de destruction, soit pour ôter aux assiégés tout moyen de s'évader, ils mettent le feu à toutes les ouvertures de la maison. Les flammes en s'élevant se communiquent aux planchers et au toit dont la plus grande partie est détruite et réduite en cendres.

“ Les chrétiens, au nombre d'une vingtaine, y compris les enfants de l'école, s'étaient réunis dans la chapelle autour du Père.

“ Voyant le feu envahir la maison et craignant d'être consumés par les flammes, ils proposent au Père de sortir avec eux, mais celui-ci répond qu'il préfère attendre au pied de l'autel l'accomplissement de la volonté divine. C'est alors que les chrétiens se décident à tenter un dernier moyen de salut. Réunis en un seul groupe, à l'exception d'un seul, le domestique du Père, ils s'échappent par une croisée en flammes, incertains du sort qui les attend. Aussitôt, ils sont cernés par les assaillants. On leur aurait fait un mauvais parti sans la présence d'un groupe de gens du village, amis des chrétiens, qui prend leur défense et s'oppose à ce qu'on leur fasse du mal.

“ Le seul chrétien resté avec le Père s'échappa à son tour par une autre ouverture ; mais, de ce côté, il n'y avait que des assiégeants ; je ne sais s'il fut reconnu comme étant le serviteur du Père, toujours est-il qu'à peine dehors, l'un des brigands lui enfonce son coutelas dans les flancs et lui fait une large blessure. Cette première blessure est suivie de plusieurs autres qui le mettent tout en sang.

“ Pouvant à peine se soutenir, les chrétiens lui prêtent charitablement le bras pour aller chercher un logis hospitalier et panser ses blessures. Mais la lutte était finie pour lui : le soir, son âme montait au ciel pour s'unir à celle du petit Paul qui l'avait précédé de plusieurs heures.

“ A peine les chrétiens étaient-ils dehors que les brigands pénétrèrent dans la maison en tirant des coups de fusil dans toutes les directions. Le Père, en prières près de l'autel, les vit arriver par une large ouverture faite aux murs de sa chapelle. Dès lors, la maison fut livrée au pillage, chacun prenant ce qui lui tombait sous la main. Quel traitement les brigands firent-ils subir à notre confrère ? Je l'ignore ; je sais seulement que, pendant le pillage, ils lui avaient lié les bras ; le pillage achevé, ils l'emmenèrent avec eux. Les chrétiens, qui l'ont vu marcher au milieu de ces brigands, ont remarqué qu'il avait la tête ensanglantée par les coups qu'il avait reçus ; il était nu-pieds et n'avait pour tout habit qu'un pantalon et une chemise rougie du sang de ses blessures. Où l'ont-ils emmené, je n'en sais rien encore. Les gens de l'endroit (Yáng-lin) croient que les brigands sont des villages voisins.”

* * *

Une autre lettre de ce même Père, datée du lendemain, 12 mai, nous apprend que les brigands, après quelques lieues de marche, ont mis en liberté notre cher P. Lavest, qui est revenu au village, d'où il écrit les lignes suivantes au pinceau chinois.

“ Yáng-lin, 7 de la 3e lune (10 mai), matin.

“ Je ne suis pas mort... Blessé seulement à la tête et aux bras... le corps fatigué par la marche que les brigands m'ont

fait faire par la pluie... J'ai deux chrétiens tués ; tout a été volé et la maison à peu près brûlée entièrement : je n'ai plus de sapèques... Beaucoup de dépenses à faire... Je suis chez un catéchumène, attendant ce que le mandarin fera... Je voudrais essayer de tenir le poste malgré tout... J'écris au mandarin aujourd'hui."

"Yâng-lin, 7 de la 3e lune (10 mai), soir.

"La peur saisit tous les villages voisins ; je fais garder par dix hommes les deux cadavres que personne n'a voulu recevoir ; on a peur qu'on les enlève ou qu'on leur arrache les yeux pour nous nuire. On menace les catéchumènes qui me gardent.

"Pas le sou, et les ressources de mes catéchumènes s'épuisent. Quoiqu'il n'y ait rien de bien grave pour ma santé, pour le moment j'ai tout le corps meurtri et l'âme navrée. Je me sens néanmoins bon courage et résignation entière. On ne m'a laissé qu'un pantalon et une chemise. Veuillez m'envoyer un habit complet avec une moustiquaire, du papier, porte-plume et encre."

"Yâng-lin, 9 de la 3e lune (12 mai), matin.

"Depuis mon retour à Yâng-lin, c'est-à-dire dimanche soir, il n'y a pas eu d'autre affaire ici que des menaces et des tentatives pour enlever les corps morts. Mais à Yûn-hôa (grand marché où le Père avait dernièrement établi une pharmacie), les pillards plus furieux que jamais ont détruit la maison et tout emporté. Ils ont emmené la femme, la sœur et les deux filles du catéchiste Kouan ; ils ont entouré les maisons des catéchumènes et juré de les prendre tous, etc... Jamais je n'ai vu tant de fureur contre la religion..."

"Aussitôt après mon retour, j'avais fait écrire au mandarin ; il est venu ici en personne avec sa suite, il a constaté les deux morts, a visité la maison, examiné mes blessures ; il a promis tout, mais que fera-t-il ? Mon dessein est de rester ici, et je pense y réussir s'il n'y a pas d'autres affaires ; les blessures de la tête, dont trois plus graves, seront bientôt guéries ; la main droite et le bras droit vont assez bien,

mais la main gauche est si meurtrie que je m'en ressentirai longtemps.

“ En un jour que d'argent perdu, que de bien arrêté, que de mal fait dans les esprits ! Tout à la volonté du bon Dieu et à la protection de la sainte Vierge ! ! ! ”

* * *

Ces paroles sont plus éloquentes que ce que je pouvais écrire : en même temps qu'elles nous montrent la grandeur d'âme de ce généreux confrère, elles disent combien est précaire l'état de notre mission qui, depuis trois ou quatre ans, a fait tant de pertes sans qu'aucune indemnité nous ait été accordée...

TONG-KING MÉRIDIONAL

M. Frichot, provicaire apostolique du Tong-King méridional, en communiquant aux *Missions Catholiques* la lettre suivante de M. Pineau, aujourd'hui vicaire apostolique de la mission, la fait précéder des réflexions suivantes :

Je vous ai fait connaître à différentes reprises la triste situation du vicariat apostolique du Tong-King méridional. Mais jusqu'à présent, je n'avais pas de rapport bien circonstancié sur le Binh-Chinh ; aussi mes renseignements sur cette province, exacts il est vrai, étaient nécessairement incomplets. De plus, dans cette partie du vicariat sont survenus des événements que j'ignorais à la date de ma dernière lettre du 15 mai. Je vous envoie ci-jointe une copie de la lettre que m'adresse le P. Pineau ; elle vous fera juger de l'étendue de nos désastres dans cette seule province du Binh-Chinh, sans compter ceux dont ont été victimes les deux autres provinces du Nghè-An et du Ha-Tinh et qui sont déjà connus de vos abonnés. Dans ces deux dernières provinces, il y a encore eu quatre-vingts chrétiens massacrés isolément et un village avec son église complètement brûlés. Tant de misères toucheront le cœur de vos pieux lecteurs qui trouveront encore dans leur inépuisable charité le moyen de procurer quelques grains de riz à des milliers d'affamés qui sont leurs frères en Jésus-Christ.

LETTRE DU P. PINEAU, AU P. FRICHOT, PROVICAIRE APOSTOLIQUE.

Huong-Phuong, 26 mai 1886.

Le 5 du courant, les rebelles ont cerné de nouveau Huong-Phuong. Ils étaient au nombre d'environ deux mille cinq cents. Ils avaient trois éléphants, des canons à longue portée, des fusils de rempart et des fusils ordinaires. Leur canon a grondé une grande partie de la journée du 5. De Tô-Xà où étaient installées leurs batteries, les boulets arrivaient à l'église du Huong-Phuong.

L'ennemi a laissé une dizaine des siens sur le terrain. De notre côté, pas de tué ; seulement le servent Biêu a reçu dans l'épaule droite le projectile d'un fusil de rempart. La présence des éléphants nous a empêchés de faire des sorties contre les rebelles. Ils sont venus cette fois sans tambour ni trompette : ils croyaient nous surprendre. Tout le monde a remarqué que leur tir avait été plus juste et plus régulier que la première fois.

J'ai fait connaître notre situation à M. le commandant Bertrand. Le 7 au matin, il quittait Đông-Hoi à la tête de cent trente hommes et, le soir, il arrivait à Huong-Phuong. L'ennemi s'était retiré il y avait environ quarante-huit heures. Le 9 au matin, la colonne partait à la poursuite des rebelles dans la direction de Trung-Ai. Deux heures après, elle avait l'ennemi devant elle, et commençait à lui envoyer obus et mitraille. Un petit nombre de lettrés restèrent sur le carreau. On mit le feu à quelques baraques, puis on revint à Huong-Phuong. Le 10, la colonne se repose. Le 11, elle monte à Thanh-Thủy où elle rencontre de nouveau l'ennemi. Le 12, on va à Tho-Linh audessus de Ninh-Lé, sur la rive gauche du Nan. Un individu, nommé chef de canton par les rebelles, est pris et fusillé. Au retour, le commandant fixe à onze heures du soir son départ pour Đông-Hoi. Pendant le souper, on annonce le retour des rebelles. Le commandant retarde son départ de vingt quatre heures.

La vue de nos milliers de malheureux a ému jusqu'aux

larmes plusieurs officiers quand ils ont franchi l'enceinte de Huong-Phuong.

“—Malgré tout ce que nous avons entendu dire, me dit le commandant, nous ne croyions pas vos chrétiens aussi nombreux. Je vous engage à demander l'érection d'un poste près de Huong-Phuong. J'appuierai moi-même votre requête auprès du général.”

Pendant le séjour du commandant Bertrand à Huong-Phuong, nous avons reçu la visite d'un officier d'ordonnance du général Munier. Je l'ai prié d'intercéder en faveur de nos chrétiens quand il serait de retour à la capitale.

J'ai demandé au ministre de l'intérieur l'autorisation pour nos chrétiens d'aller moissonner en armes. Elle m'a été accordée. Les payens de Phù-Kinh, Thanh-Thùy, Lê-Trung, ayant fait mine de s'opposer à ce que les chrétiens moissonnent, le 20 mai le P. Tortuyeaux est parti avec les moissonneurs et deux cents hommes en armes pour les soutenir.

L'ennemi a commencé le feu vers neuf heures et l'a continué jusqu'à midi. La canonnade était très vive, et cependant, nous avançons toujours. Les trois pièces de canon allaient tomber entre nos mains, quand trois éléphants, montés chacun par six rebelles, sortirent des brousses, et mirent le désordre dans nos rangs. Le P. Tortuyeaux dut regagner les barques. Dix de ses hommes, n'étant pas descendus à temps, sont tombés au pouvoir de l'ennemi. Les uns ont été broyés par les éléphants, les autres décapités. Parmi ces derniers se trouve le servent Xà, homme du P. Cánh ; veuillez faire prier pour le repos de son âme.

Le 22 mai, le P. Tortuyeaux, un sous-lieutenant et trente hommes sont remontés au lieu du précédent combat. Nos anamites se sont laissé entourer par l'ennemi, les Français restant cachés dans les barques. Malgré le déguisement qu'ils avaient pris, les Français ont été reconnus dès le premier feu de salve ; alors les éléphants sont rentrés dans les brousses et les rebelles dans les rochers.

Dans la nuit du 24 au 25, les rebelles ont surpris les chrétiens de Hoà Ninh qui étaient revenus chez eux pour moissonner. Ils nous en ont tué quinze, cinq hommes et ix femmes, et incendié une trentaine de pauvres cabanes

qu'on venait de refaire. Nos soldats de Huong-Phuong sont arrivés en toute hâte pour empêcher de plus grands désastres. Aujourd'hui 27, depuis ce matin jusqu'à présent dix heures, on n'a cessé de tirer le canon dans la direction de Tho-Linh. Si nous avions un plus grand nombre de fusils à tir rapide, nous n'aurions pas d'échec. Nous n'avons que trois fusils de ce genre et une dizaine à capsules. Le P. Tortuyeaux n'a plus de munitions pour son fusil à treize coups; il n'y a plus de capsules. Si vous ne nous en envoyiez pas au plus tôt, nous serions obligés de plier bagage, car, maintenant, c'est la guerre à outrance.

Le 16 mai, dix-sept chrétiens de Ky-Anh, réfugiés à Huong-Phuong depuis longtemps, s'en sont retournés pour faire leurs moissons. Ils ont été pris et décapités à Quan-Vinh, un peu au nord de Røn.

Nous avons actuellement à nourrir seize mille cinq cents chrétiens. Le pays est toujours inquiété par les rebelles; nos néophytes ne peuvent pas encore rentrer chez eux pour reconstruire leurs maisons incendiées et vaquer à leurs occupations ordinaires.

CHINE ET COCHINCHINE.

Lettre de M. Martinet, Procureur des Missions Etrangères, à MM. les Directeurs des Missions Etrangères de Paris.

Chang-hai, 16 juillet 1886.

De nouveaux malheurs sont venus fondre sur les missions confiées à notre Société; cette fois-ci le théâtre des désastres est la belle mission du Su-tchuen Oriental (Chine)

Voici tout ce que j'ai pu savoir jusqu'à présent.

Le 26 juin, M. Vinçot m'écrivait de Tchongkin :

“ Les ministres protestants, anglais et américains, ayant bâti des maisons de plaisance sur les sommets les plus élevés des environs de Tchongkin, le peuple s'y oppose et veut les

raser : il croit que c'est pour bombarder la ville qu'on élève ces demeures. Cela cause des mauvais bruits et pourrait nous attirer des désagrémens, surtout parce c'est l'époque des examens des lettrés."

Cette lettre me parvenait le 8 courant, dans la soirée.

* * *

Le 11, à trois heures de l'après midi, je recevais de Hankéou le télégramme suivant :

" Mission de Tchongkin a été, le 1er juillet, victime d'une imprudence des protestants. Tout perdu, pillé, brûlé ; vies sauvées. VAUBAGNA."

Ce télégramme du R. P. Vaudagna ne me disait que trop l'étendue du malheur ; les craintes exprimées dans la lettre de M. Vinçot s'étaient vite réalisées...

* * *

Hier, après midi, je recevais les lignes suivantes de Mgr Coupat :

Frétoire du Tactay, 2 juillet, 1886.

Un malheur épouvantable vient de nous tomber sur la tête comme une avalanche. C'est peut-être la ruine de la mission du Su-tchren Oriental, vu la faiblesse des mandarins. Ce sont les protestants qui nous attirent tout cela, surtout les américains par leur stupide originalité. Hier vers les quatre heures, sans avoir rien prévu, vu que nous n'avions rien fait pour motiver l'animadversion des chinois, la foule, après avoir démolé et pillé les établissements des protestants, s'est portée en masse à la grande paroisse de Tchongkin et à notre résidence. A un demi-kilomètre, les rues étaient bouchées par une masse de dix mille voyous. Les portes n'ont tenu qu'un instant, et nous avons été témoins, moi et six confrères présents, d'une scène des plus sauvages. Nous avons tout perdu ; maisons, argent, papiers, ornements, calices, etc. Les

trois prêtres qui administrent la paroisse n'ont sauvé, comme nous, que ce qu'ils avaient sur le corps.

Vers six heures, voyant que mes vies étaient menacées, je suis parti avec mes confrères, hués par la foule qui poussait des cris de mort. J'ai pu parvenir au Prétoire du Tao-tay, où, vers les onze heures du soir, sont venus me rejoindre MM. Blettery, Vinçot et Podechard. Les autres trois confrères ont pu s'échapper jusqu'à une maison de colons qui nous est dévouée.

Aujourd'hui la foule commence à démolir ce qui nous reste d'établissements et attaque nos chrétiens avec une rage féroce.

Quel malheur ! Et cela finira-t-il ? Dieu le sait ! Veuillez télégraphier en France notre malheur qui ne s'arrêtera point là. Nos séminaires sont en danger et nos beaux districts aussi. Oh quelle épreuve ! Quel malheur imprévu ! Priez pour moi.

P.-S.—C'est le temps de *Fou Kao* (examen), époque favorable à ces grands malheurs. La moitié déjà de nos riches familles de chrétiens est pillée : on dirait une véritable rébellion. Les mandarins ne peuvent rien. Avertis et priés d'envoyer à notre secours, ils n'ont pu parvenir à la maison à cause de l'encombrement des rues. A huit heures du soir, après avoir pris tout ce qui pouvait s'enlever, les pillards ont mis le feu à la résidence et réduit le tout en cendres. M. Bourne, consul anglais, qui était venu se réfugier chez nous, et MM. Lenoir, Desolmes et Rogie, cachés dans un coin, n'ont quitté le poste qu'à onze heures du soir, chassés par les flammes.

M. Vinçot ajoute qu'une cinquantaine de lettres appartenant à des missions voisines, ont été perdues dans la bagarre.

Tels sont les détails que j'ai reçus jusqu'à présent. Je me ferai un devoir de vous écrire par la prochaine malle anglaise pour vous tenir bien au courant. Daigne la divine Providence venir au secours de nos pauvres confrères !

La mission de Mgr Rougier, Lazariste, dans le Kiang-si méridional, est aussi en ce moment sous le coup de la per-

sécution. Deux chrétientés viennent d'être détruites, pillées et brûlées. Sa Grandeur et deux missionnaires ont dû prendre la fuite.

Le *Daily News* de ce matin dit que les prédicants en résidence dans les environs de Tchongkin, ont reçu avis de leurs consuls de descendre à Hankéou en attendant que les autorités chinoises aient arrangé ces affaires.

LETRE DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHIN-
CHINE ORIENTALE.

Hué, ce 14 juillet, 1886.

Le 24 juin a été témoin d'un nouveau désastre subi par nos chrétiens de Quang-Binh. Lors des premiers troubles qui les avaient forcés de chercher un refuge dans le voisinage du chef-lieu, les trois villages de Sao-Bun, Sao-cat-trên, Duoi leur avaient offert l'hospitalité. La gêne était grande, et avec la famine elle devenait quelquefois presque intolérable ; mais, en temps de persécution et entre chrétiens, les biens sont mis en commun. Donc, depuis six mois, les maisons de ces trois chrétientés regorgeaient de monde. Mais, non contents d'avoir dépouillé ces malheureux de tous leurs biens, leurs ennemis cherchaient encore le moyen de leur enlever la vie.

Le P. Bonin m'écrivait quelques heures après le désastre :

“ Sao-bun n'existe plus, Sao-bat non plus. Nous sommes réfugiés à la citadelle. Du secours, s'il vous plaît. Nous sommes absolument dépourvus de tout. Moi, j'ai échappé presque par miracle. Il ne me reste qu'un pantalon et une chemise. Les autres prêtres qui se sont sauvés et qui se sont tous rendus ici n'en ont pas d'avantage.”

Le 27 juin m'arrivaient les lignes suivantes :

“ Nous sommes réduits à l'extrémité. Me voici avec 1,600 personnes à nourrir, loger, habiller ! Je ne puis que les recommander à votre bienveillance paternelle, et, par votre intermédiaire, à celle des chrétiens d'Europe, dont la charité ne nous fera pas défaut dans cette nouvelle épreuve.

Voici le récit succinct de nos malheurs :

* * *

Durant la nuit du 24 au 25 juin, vers dix heures, les rebelles, à la faveur de l'obscurité, avaient pu s'approcher sans être aperçus, à une faible distance de la haie qui nous servait de rempart. Les veilleurs ne remarquèrent leur présence que quand il fut impossible de prévenir l'attaque. Au moment où l'alarme était donnée, deux feux de salve résonnèrent à nos oreilles et nous firent comprendre que l'ennemi ne tarderait pas à faire irruption. La panique fut grande et tout espoir de résistance promptement abandonné. En même temps pleuvaient sur nos maisons couvertes de chaume, des fusées incendiaires qui eurent bientôt changé tout le village en un vaste brasier.

“ J'avais au premier moment essayé de rallier quelques chrétiens pour défendre les habitations voisines de l'église. Je vis cinq ou six rebelles se dirigeant sur moi, en criant : “ Mort à l'Européen ! ” mais la soif du pillage l'emportant chez eux sur la soif du sang, ils cherchèrent d'abord à pénétrer dans les habitations et me laissèrent ainsi le temps d'échapper.

“ Un valeureux chrétien, nommé Thùong, vint à mon secours. Un *sampan* (bateau) monté par des rebelles et qui allait aborder à l'endroit de la rivière chosi pour notre évasion, fut repoussé par cet homme courageux et dut regagner la rive opposée après avoir perdu plusieurs de ceux qu'il portait. Je voulus à ce moment descendre la rive et me jeter dans une barque ; mais les balles pleuvaient de toutes parts en si grande abondance que je dus attendre et me blottir dans les broussailles. Le danger grandissant, je me précipitai à la nage vers une embarcation où se trouvaient déjà des réfugiés prêts à prendre le large. Thùong, pendant ce temps, soutint presque à lui seul le choc des ennemis et les empêcha de lui couper la retraite. Nous pûmes ainsi arriver jusqu'à la citadelle. Là, nous rencontrâmes une foule d'autres chrétiens qui avaient réussi à se soustraire aux mêmes dangers.

“ Une cinquantaine de personnes s'étaient réfugiées dans l'église, déterminées à repousser l'attaque des rebelles jusqu'à l'arrivée du secours promis par la citadelle. Les renforts n'ayant pu leur arriver à temps, elles tombèrent victimes de leur courage.

“ Les deux autres villages, prévenus du danger qu'ils allaient courir eux-mêmes, vinrent demander refuge à la citadelle en même temps que les fuyards de Sao-Bun.

“ Les morts ne sont pas nombreux, mais les survivants sont 1,600 malheureux, réduits au dénuement le plus complet. Qu'allons-nous devenir ? J'ai obtenu du riz, mais combien de jours serons-nous sustentés et que pourront faire nos pauvres chrétiens pour soutenir leur existence, privés qu'ils sont de tout moyen d'y pourvoir !

* * *

“ Il m'arrive encore de bien mauvaises nouvelles de la partie Nord du Quang-Binh. Les chrétientés de Késen et de Ké-bang ont été attaquées dans la nuit du 3 au 4 juillet. Il y a là près de mille personnes réunies et, si elles n'ont pas de moyen de prolonger la résistance pendant une demi-journée (temps qu'il faudrait pour leur porter secours), je puis prédire un malheur plus désolant que les autres, parce que la rage des ennemis aura pu s'assouvir là plus complètement que partout ailleurs.

“ Le Quang-Binh sud est anéanti, le Quang-Binh nord est près de l'être, et nous avons 1,600 malheureux sans abri et sans moyens de subsistance ; peut-être à bref délai, ce sera 2,000 et plus qu'il faudra vous annoncer. Ce sont là, en deux lignes, nos douleurs et notre cri d'appel au secours. Votre cœur de Père vous dira le reste.”

Telles sont les épreuves que Dieu veut nous continuer. Plaise à sa miséricordieuse Providence que ce soit pour l'exaltation de son saint nom et le salut de tous, persécutés et persécuteurs !

KIANG-SI MERIDIONAL

LETTRE DE MGR ROUGER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-SI
MÉRIDIONAL, A M. FIAT, SUPÉRIEUR DES LAZARISTES.

Canton, le 18 juillet 1886.

Me voici bien loin de mes confrères et de mes infortunés chrétiens ! Et ce n'est qu'après vingt jours de courses pénibles à travers les provinces du Kiang-si et de Kouang-tong, que je puis enfin vous mettre au courant des nouvelles et terribles épreuves par lesquelles il a plu au bon Dieu de nous faire passer. Que son saint nom soit béni de tout !

A Pin-Lan de Kan-Tcheou, le second poste en importance de tout mon vicariat, persécution atroce par l'autorité locale, qui, loin de publier les édits demandés par M. Patenôtre, plénipotentiaire français, et promis par le tribunal des Affaires Etrangères de Péking, avait juré depuis longtemps de nous chasser, nous et nos chrétiens. Nous avons échappé pendant la guerre ; par une protection spéciale de la bonne Providence, nous avons gardé et même amélioré la position ; aujourd'hui il ne nous reste plus que des ruines... Jugez...

1^o Nuit du 28 au 29 juin. Barque de la mission pillée, démantelée, coulée... Elle contenait les insignes épiscopaux et d'autres valeurs.

2^o Le 29 au matin, la populace, sondoyée d'avance par le sous-préfet et quelques lettrés du département, se rue par milliers sur nos établissements et sur les villages chrétiens du voisinage ; en quelques heures tout ce que renfermaient l'église, la résidence et les maisons des chrétiens avait disparu. De nos autels, de nos sacristies, de notre vestiaire, de notre literie, de notre bibliothèque, de nos greniers et de nos cuisines, il ne restait plus la valeur d'une épingle ; jusqu'au moindre meuble, jusqu'au moindre ustensile, tout avait été enlevé.

3^o Après ce pillage général, démolitions furibondes : on arrache les portes et les fenêtres, puis leurs encadrements, les pavés, les poutrelles, les poutres, les planches. La hache

fait tomber ce qui offre résistance. On ne craint rien, on est assuré de l'impunité, puisque c'est l'autorité qui a tout préparé d'avance.

4^o En dehors de l'église, c'est encore pis. Les ateliers de trente ouvriers sont rasés et emportés avec l'outillage des menuisiers, maçons et tailleurs de pierres.

5^o Les écoles sont entièrement incendiées.

6^o La nouvelle résidence toute prête à être habitée, d'abord saccagée, puis incendiée.

7^o Les matériaux, amassés à grand'peine pour la construction d'une nouvelle église, enlevés, sans qu'il reste le moindre vestige de bois, de briques, de chaux ou de pierres.

8^o Toutes les murailles qui entouraient l'église, la résidence, les écoles, les jardins et le cimetière, démantelées, détruites.

9^o Malgré mes infirmités, M. Canduglia, pendant la nuit, m'avait emmené, plus mort que vif, dans les chrétientés du département voisin à six ou sept lieues du théâtre de pareils forfaits. Le pauvre M. Pérès, qui avait voulu rester jusqu'au bout, a été injurié, saisi, dépouillé, garrotté, frappé et entraîné à deux ou trois lieues de distance, dans un taudis, où on le gardait à vue et d'où on ne voulait le laisser sortir qu'en moyennant une grosse rançon. Hélas ! comment payer rançon ? Il ne lui restait pas même une chemise. Nous en sommes au *nudus nudam crucem sequar*, à la lettre.

10^o Pour mettre le comble à tant d'horreurs, quand il n'y eut plus rien à enlever aux vivants, on s'attaqua à la dépouille des morts. Plusieurs tombes furent violées, entre autre celle de notre cher confrère, M. Yuen. La croix fut renversée, la pierre tumulaire brisée en mille morceaux, le cercueil défoncé, le corps (parfaitement conservé, disent les témoins oculaires), dépouillé, profané, roulé sur le sol... Que Notre-Seigneur daigne avoir pitié de nous et pardonne à nos ennemis tout le mal qu'ils ont fait, à nous et à nos malheureux chrétiens, encore plus à plaindre que nous !

En pareille détresse, il ne me reste qu'à tendre vers vous une main suppliante en faveur de mes confrères et de mes chrétiens et, par votre entremise, de m'adresser à la charité de nos bienfaiteurs ordinaires de la Propagation de la Foi.

SU-TCHUEN ORIENTAL

LETTRE DE M. BLETTEBY, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS, PROVICAIRE DU SU-TCHUEN ORIENTAL.

Tchong-Kin, le 7 juillet 1886.

Les missions protestantes, anglaises et américaines, venues au Su-tchuen depuis quelques années seulement, avaient amené leurs familles, femmes et enfants. Pendant les grandes chaleurs, il leur fallait des endroits frais, des montagnes agréables. Ces messieurs s'établissent dans une grande pagode qui leur offrait des avantages à seize kilomètres de Tchong-Kin. Les gens du pays, indignés de voir des étrangers et surtout des femmes dans leur pagode, leur suscitèrent mille misères et finirent par les en chasser.

Cette année 1886, les Américains achetèrent en dehors de Tchong-Kin deux petits terrains, situés l'un au couchant et l'autre au levant, sur deux montagnes qui dominent la ville à quatre ou cinq kilomètres. Un Anglais acquit un autre terrain à côté des Américains et immédiatement les uns et les autres commencèrent à bâtir quelques maisons pour y passer la saison des grandes chaleurs.

Le peuple était exaspéré de voir des étrangers occuper ces positions qu'il regarde comme des lieux de bonheur pour la cité. Le 4 ou 5 juin, plusieurs centaines de personnes s'y transportèrent, attaquèrent la maison au couchant, brisèrent la porte et blessèrent une des dames. Depuis, les esprits s'aigrissent de jour en jour.

Pour calmer l'effervescence, le mandarin fit cesser les travaux ; néanmoins de nombreux placards contre les étrangers n'en continuèrent pas moins d'être affichés par les émeutiers et l'on fixa même le jour où l'on devait commencer la démolition des trois établissements anglais et américains : le 1^o de la 6^e lune, 2 juillet.

Jusqu'à ce moment, il n'avait nullement été question des catholiques.

Le 1^{er} juillet, vers midi, nous apprenons que la populace s'est déjà portée à la campagne pour procéder à l'œuvre de dés-

truction. Nous étions loin de soupçonner que notre tour allait bientôt arriver. La ville paraissait calme comme à l'ordinaire. Vers quatre heures, quelques mauvais sujets, suivis d'un grand nombre d'enfants, s'introduisent chez nous et se montrent assez insolents.

Bientôt les rues avoisinant la résidence épiscopale sont remplies par une foule immense ; impossible de circuler : en même temps, à coups de bâton et avec des pièces de bois en guise de bélier, on enfonce nos trois portes à la fois et nous sommes envahis. Alors commencent le pillage et la destruction. Tout ce que cette foule rencontre est mis en pièces.

Il y avait alors, à la résidence épiscopale, Mgr Coupat, le provicaire, le procureur, M. Vinçot, avec MM. Lenoir, Desolmes, Podelsard et Rogie. Ce dernier venait d'arriver.

Pendant près de deux heures, nous avons assisté à des scènes de brigandage. Voyant que la position n'était plus tenable, Mgr Coupat et trois missionnaires sortent de la maison et cherchent un refuge ailleurs. Sa Grandeur se rend au prétoire du Tào-tay ; la populace l'accompagne de ses huées. Les trois missionnaires, parmi lesquels je me trouvais, vont chacun de leur côté ; mais le soir, à la faveur des ténèbres de la nuit, nous nous réunissons au prétoire.

C'est alors que nous apprenons tout ce qui s'est passé dans la journée. En revenant de la campagne, la populace était allée piller les maisons des anglais et des américains dans la ville. Puis les émeutiers, se voyant réunis en grand nombre, émettent l'avis de se porter sur la résidence de l'évêque. Une bande va donc attaquer l'église paroissiale et le presbytère, un autre se dirige vers nous.

Trois de nos confrères, MM. Lenoir, Desolmes, Rogie, n'étaient pas sortis avec Sa Grandeur : ils voulurent rester sur le lieu du désastre jusqu'à la dernière extrémité. Quand on eut brisé ce qui avait peu de valeur et emporté le reste, on alluma un immense incendie et on fit un brasier de notre établissement récemment construit et à peine terminé. De notre chapelle, de la procure, d'une église paroissiale attenante et de son presbytère, de plusieurs boutiques bâties sur deux rues, il n'y a plus que des cendres et des débris de tuiles.

Notre procure était aussi la procure des missions voisines

du Su-tchuen occidental, du méridional, du Yun-nan et du Thibet. Argent, mobilier, habits, provisions, livrés, titres, archives, calices, ornements, billets, etc ; tout a disparu, volé ou brûlé.

Nous n'avons emporté que les habits que nous avons sur le corps et c'est grâce à ce dénuement vraiment apostolique que la foule nous a épargnés.

Les uns criaient :

“—Il faut les assommer !”

D'autres répétaient :

“—Ils sortent les mains vides, pourquoi leur faire du mal ?”

Nous eussions été coupables si nous avions osé emporter quelques objets. C'est quand la maison ne fut plus qu'un brasier que nos trois confrères la quittèrent pour gagner la campagne.

La grande église paroissiale et le presbytère ont eu le même sort. Ils n'ont pas été incendiés, mais tout a été pillé et détruit, et, comme chez nous, il ne reste que des ruines. Cette église n'avait que quinze ans d'existence.

Nos pertes matérielles sont immenses ; mais le mal moral qui s'ensuit est encore plus irréparable. Ce coup aura un terrible retentissement non seulement dans les points les plus reculés de notre mission, mais encore dans toutes les missions voisines.

C'est un coup de foudre qui nous a frappés au moment où nous nous y attendions le moins. Nos prêtres chinois, qui sont toute la journée à courir la ville pour visiter leurs malades ; nos chrétiens, mêlés avec les païens, n'avaient ni mieux prévu, ni même soupçonné cette tempête. On nous croyait tellement en dehors de tout danger que le consul anglais, qui, en sortant de chez les mandarins où il était allé demander protection pour ses concitoyens et les américains, avait eu son palanquin cassé, venait de se réfugier chez nous, pensant que nous étions en sûreté. Son consulat avait été attaqué et pillé avant nous.

Le même jour, deux maisons de chrétiens attenantes à l'église furent démolies. On dit que l'appétit vient en mangeant ; c'est vrai surtout pour ces païens avides. Le lendemain, commençait le pillage de nos familles chrétiennes. Les trois principales et les plus riches, bien entendu, sont les premières envahies et complètement dévalisées.

L'une d'elles avait une pharmacie et une autre boutique assez considérable, outre sa maison d'habitation. Le propriétaire, voyant le danger, se hâta d'appeler quelques personnes déterminées et se défendit bravement. On ne put forcer la maison et dix-huit des agresseurs furent tués sur le coup ou mortellement blessés. D'autres chrétiens, animés par cet exemple, font de même ; ce qui les a sauvés.

En attendant, les mandarins prenaient leurs mesures et rétablissaient l'ordre dans la ville, malgré les bruits les plus alarmants. Aujourd'hui, 7 juillet, tout est tranquille, et tout danger est ou paraît éloigné. Hier sont arrivés de 1,000 à 1,500 soldats appelés d'une garnison voisine par les mandarins effrayés.

* * *

Mais la campagne ! Mais les préfectures et sous-préfectures du Su-tchuen oriental !!! Que le danger y est imminent ! Que s'y passe-t-il et que va-t-il s'y passer ? Nous avons déjà appris la démolition de deux de nos pharmacies, dont l'une servait de presbytère, et la dispersion de plusieurs familles chrétiennes des environs de la ville. On met le feu quand on n'a pas à craindre pour les voisins païens ; c'est plus expéditif. Nos deux séminaires sont en grand danger et nous inspirent une inquiétude mortelle. Quel malheur ces établissements venaient à être ruinés !

Au prétoire du Tzo-tay, premier mandarin qui gouverne le Su-tchuen oriental, nous sommes traités très poliment ; le *grand homme* a même bien des égards ; néanmoins nous ne pouvons longtemps rester ici sans de grands inconvénients, les chambres sont petites, malsaines ; surtout ce n'est pas commode pour la correspondance avec nos confrères, nos prêtres chinois et avec l'Europe.

AUTRE LETTRE DE M. BLETTERY.

Prétoire du Tao-tay, le 10 juillet 1886.

Je continue de vous raconter l'histoire de nos malheurs. La relation, que je vous ai envoyée, il y a trois jours, toute triste qu'elle était, ne renfermait qu'une partie de nos désastres ; les craintes que nous avons pour la campagne sont même bien dépassées.

Au premier moment, nos mandarins avaient été pris au dépourvu, mais voici déjà dix jours que le pillage continue et que l'incendie se propage d'une manière effrayante, sans que nos mandarins tentent la moindre démarche pour l'arrêter. Ils font les plus belles promesses, mais ils ne prennent aucune mesure efficace, ce qui encourage les pillards. S'ils le voulaient, dans une demi-heure tout serait rentré dans l'ordre ; mais non, on dirait vraiment qu'ils approuvent ce brigandage. Nous savons que, le jour de l'incendie de notre résidence, les trois principaux mandarins étaient présents et, s'ils l'avaient voulu, ils auraient empêché cette ruine.

La liste des fermiers ou propriétaires chrétiens qui ont été pillés ou incendiés, est longue. Pour notre compte, nous avons déjà seize maisons ou pharmacies qui n'existent plus. Ce matin, nous apprenons la ruine complète de notre Petit Séminaire de Cheù-Kèn-Tsé. A l'entour, tout a été rasé. Ils ont même, dit-on, égorgé un vieillard et un infirme d'une soixantaine d'années.

Nos plus belles stations du Pà-hiên, Tong-Kià-Ouon, Lông-Song-Tchâng, Tsi-Kià-Kéou, etc., sont anéanties. Les vieillards, les femmes et les enfants affolés ne savent de quel côté se tourner. Il ne leur reste rien, absolument rien : le mobilier, la récolte du printemps, la maison, les habits, les animaux domestiques, tout a été perdu, volé ou consumé par le feu. Les païens repoussent ces malheureux, les uns par crainte, la plupart par haine et mépris. Bien des gens qui, il n'y a que quelques jours, étaient ou du moins se disaient les amis de nos chrétiens, font maintenant cause commune avec les persécuteurs, sinon pour piller, du moins pour crier contre eux et les insulter. Oh ! que la parole du Sauveur

s'accomplit bien en ce moment pour nous et nos pauvres néophytes : *Et eritis odio omnibus propter nomen meum !*

Une nouvelle correspondance de M. Martinet, procureur de la Société des Missions-Étrangères, adressée de Shang-haï le 23 juillet 1886, confirme et complète ces renseignements.

“ J'espérais, dit-il, en transmettant la communication suivante de l'évêque du Su-tchuen oriental, pouvoir vous donner des nouvelles consolantes. Hélas ! les lettres que je viens de recevoir annoncent de nouveaux désastres et montrent l'horizon de plus en plus sombre. ”

RELATION DE MGR COUPAT, ÉVÊQUE DE TAGASTE ET VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN ORIENTAL, A M. MARTINET.

Prétoire du Tao-tay, 11 juillet.

De grâce, venez à notre secours auprès de nos autorités consulaires de Shang-haï et de notre légation de Péking. Devant Dieu comme devant les hommes, je puis l'affirmer, depuis quatre ans que je suis ici, ni moi, ni mes missionnaires, ni nos prêtres chinois, ni nos chrétiens en un mot, n'avons rien fait pour exciter une pareille catastrophe.

A force de prudence, nous avons pu traverser, sans aucun malheur grave, l'époque, tout à fait critique pour nous, de la guerre franco-chinoise.

Dans les édits qu'ils ont lancés depuis le commencement de nos malheurs, les mandarins ont plusieurs fois proclamé notre innocence, et cependant, nous sommes les plus gravement atteints, nos malheurs augmentent chaque jour.

Les mandarins ont pu être surpris par la rapidité du coup de main du 1^{er} juillet ; mais, le 2, ils auraient pu empêcher, sinon la destruction partielle, du moins la destruction complète de nos établissements. Ils n'ont rien fait, et c'est en leur présence que le feu a été mis à notre résidence, à notre procure, à notre chapelle. Ont-ils voulu nous enlever tout espoir de rentrer dans nos ruines ? Se voyant très compromis, ils

s'empressèrent de me proposer un arrangement. Pendant deux jours, le Tao-tay surtout a employé tous les moyens pour obtenir mon consentement, promettant de rétablir la paix dès que j'aurais donné ma parole. Ayant pris conseils des confrères qui sont avec moi, je me décidai, dans l'espoir d'éviter d'autres ruines, à trancher la question.

Je donnai ma parole et par écrit je consentis à terminer l'affaire moyennant indemnité ; le Tao-tay s'engageant à faire cesser sans retard tout nouveau trouble, tout pillage et incendie, soit de nos églises, de nos pharmacies, de nos propriétés, etc., soit de celles de nos chrétiens. C'était le 5 juillet. Or, du 6 au 10, les pillages, les incendies, même les meurtres, ont continué de plus belle. Notre petit séminaire, plusieurs pharmacies, près de vingt fermes ont été pillés et brûlés. C'est un épouvantable brigandage. Plusieurs dizaines de familles de la ville et de la campagne ont été brûlées. Les mandarins savent cela et laissent continuer. Voilà la foi qu'il faut ajouter à la parole d'un *grand homme*, d'un Tao-tay. Il s'était engagé aussi à indemniser les familles chrétiennes pillées et à empêcher tout nouveau malheur pour elles ; mais les désastres augmentent chaque jour.

Je vous envoie une pièce chinoise pour notre légation de Péking. Priez M. le ministre de la présenter au plus tôt au Tsong-ly-yamen...

Non seulement notre mission, mais toutes les missions de l'ouest sont exposées très sérieusement, à cause du retentissement qu'aura ce malheur immense.

Quel avenir ! quelle affreuse misère m'est réservée ! Ah ! si ma vie pouvait ramener le calme et rétablir ma chère mission, j'en ferais volontiers le sacrifice ! Nous resterons au poste tant que nous pourrons et personne ne descendra à Shang-hay. Pour moi, je n'en bougerai pas quoi qu'il arrive, dussé-je y mourir.

Actuellement, notre grand séminaire est assiégé. Cha-pin-pa, où sont réfugiés sept confrères malades, l'est aussi. Heureusement, à force d'instances, j'ai pu obtenir quelques soldats pour les protéger, mais c'est un état bien précaire et qui ne peut durer. Tous ces hommes sont à notre solde, quand déjà nous sommes obligés d'emprunter pour vivre.

n'ayant absolument rien sauvé ! Quelle position ! O cœur de Jésus ! sauvez-nous !

Les mandarins, se voyant en face d'une affaire des plus graves, cherchent à la grandir encore pour en rendre l'arrangement impossible. Après avoir proclamé dans leurs édits que nous sommes innocents, ils trouveront bien des raisons de Chinois sans foi ni conscience pour nous dire coupables. Mais les faits sont là, et j'espère les confondre au temps voulu...

TONG-KING OCCIDENTAL.

Nouveaux malheurs.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hâ-Nôï, le 24 août 1886.

Par le dernier courrier j'annonçais à la hâte de nouveaux malheurs en Thanh-hoa. Hélas les désastres étaient plus grands que je ne le pensais.

Ce n'est pas une, comme je le croyais d'abord, ce sont deux paroisses qu'il faut ajouter au chiffre des ruines précédentes. Le 8 août, trente villages chrétiens étaient en feu et plus de sept cents catholiques étaient massacrés. Les chiffres que je donne sont certainement au-dessous de la vérité, car je ne parle que des endroits dont on a pu me fournir des renseignements. Des chrétientés plus éloignées m'ont été signalées comme détruites ; mais la difficulté des communications n'a pas permis de me donner des détails sur les malheurs.

Le village de Da-phan ou Ké tran, chef-lieu de la paroisse de ce nom, a eu cent-douze personnes tuées. Une autre chrétienté de deux cents habitants n'a plus que dix survi-

vants réfugiés en Ninh-binh. On m'en a signalé une troisième de plus de cent âmes complètement anéantie : on n'a vu reparaître personne. Voilà le résumé des désastres que je connais. J'ai fait télégraphier pour les annoncer. J'aurai malheureusement à vous en faire connaître d'autres par les courriers suivants, car les lettrés rebelles ne s'arrêtent pas. Ils poursuivent avec une fureur infernale les ordres que leur ont donnés le régent Ehuyêt et le roi Hâm-nghi en fuite, ces ennemis irréconciliables de la France : extermination des chrétiens, appui des Français, et lutte à outrance contre ces derniers.

*
*
*

Trois autres paroisses de Thanh-hoa, dont je n'ai pas de nouvelles depuis plus d'un mois, étaient déjà très menacées le 15 juillet. C'étaient elles qui alors me donnaient le plus de sollicitude, parce que je sais qu'elles ont affaire à un ennemi plus sérieux que les bandes de lettrés ordinaires. Parmi les troupes qui les menacent, il y a beaucoup de Muong (tribus sauvages des montagnes) qui ont tous des fusils ; il y a aussi des Chinois de la bande des Pavillons Noirs.

Nos chrétiens de Thanh-hoa, réfugiés à Ninh-binh, sont dans la plus grande détresse.

Un prêtre m'écrivait :

« — J'ai vu ces malheureux, je n'ose pas vous raconter l'état dans lequel ils se trouvent : c'est horrible ! »

Le bon Dieu les afflige encore par une nouvelle épreuve : sans doute à cause de leur misère et de leurs souffrances morales, le choléra s'est mis parmi eux, et les villages n'osent pas les recevoir, crainte de l'épidémie. Des chrétiens qui leur avaient donné l'hospitalité sont morts du fléau. On est obligé d'installer des radeaux de bambous pour les isoler sur le fleuve. C'est une misère affreuse !

Je leur ai fait des aumônes considérables ; je n'ai plus rien à leur donner. Priez pour nous.

UNE PAGE DE LA PERSECUTION EN COCHINCHINE

Par M. GEFROY, des Missions Etrangères de Paris,
missionnaire à la Cochinchine orientale.

Vous savez que la province de Quàng-Nam est divisée en trois districts : celui du nord, vers Tourane, desservi par le P. Maillard ; celui du centre, vers la citadelle, dirigé par le P. Bruyère, et celui du sud, confié à un prêtre indigène, le Càn-Du.

Pour des raisons que j'ignore, la révolte des lettrés, commencée au Tù-Ngai, qui se propagea au Binh-Dinh et au sud assez rapidement, ne gagna le Quàng-Nam qu'assez tard. Faut-il attribuer ce retard au voisinage de la capitale et à la présence à Tourane d'une compagnie d'infanterie de marine et d'un bateau français, le *Chasseur* ? Je ne le sais au juste ; le fait est que les chrétiens pouvaient circuler librement dans toute cette province un mois et demi après les massacres de Tù-Ngai. Dans les premiers jours d'août, une colonne de deux cents chrétiens du district du P. Garin, au Tù-Ngai, put traverser le sud de Quàng-Nam et arriver sans encombre à Trà-Kiêu, chez le P. Bruyère.

Cependant des bruits alarmants circulaient, même dès la fin de juillet. Le 1^{er} août, le P. Maillard, apprenant que Trà-Kiêu était cernée par les lettrés, descendit à Tourane, parla au capitaine Ducrès, commandant du poste, et le décida à le suivre pour débloquer le P. Bruyère. Ils arrivèrent à Trà-Kiêu sans rencontrer un seul lettré, il y avait seulement des bruits d'attaque comme partout ailleurs, mais rien de plus.

* * *

Vers le 15 août, ces bruits devinrent tellement intenses que le Càn-Du et plus que la moitié de ses chrétiens prirent la

fuite et se réfugièrent les uns à Trà-Kiêu, les autres à Tourane, quelques-uns à Phù-Thùng. Les plus pauvres restèrent, préférant mourir chez eux des mains des lettrés que d'aller mourir de faim à Tourane, ou ailleurs.

* * *

Du 20 au 25 août, il y eut une espèce d'accalmie de bruits sinistres ; on disait même que les lettrés de Quảng-Nam, craignant de terribles représailles de la part des Français, ne suivraient pas l'exemple des lettrés de Tô-Ngai et de Binh-Dinh. Plusieurs chrétiens du district de Càn-Du, croyant le calme rétabli, restèrent chez eux. Le prêtre lui-même qui s'était réfugié à Trà-Kiêu, se disposa à aller faire l'administration d'Ancion, et envoya des dignitaires au devant de lui pour tout préparer dans la chrétienté. Mais, à partir du 26, les bruits alarmants recommencèrent de plus belle. Le Càn-Du quitta en effet Trà-Kiêu, qu'il ne jugeait pas suffisamment en état de se défendre ; mais, au lieu de se diriger vers le sud où était son district, il alla vers le nord, à Tourane. Il eut tout juste le temps d'y arriver sans encombre ; ses chrétiens revenus chez eux ne furent pas si heureux que lui ; quand ils voulurent retourner, ils trouvèrent tous les chemins interceptés. Ils furent massacrés, ainsi que tous les chrétiens de Quảng-Nam qui ne voulurent ou ne purent pas se réfugier soit à Trà-Kiêu, chez le Père Bruyère, soit à Phù-Thùng, chez le P. Maillard, ou bien à Tourane. Leur nombre s'élève à plus d'un millier : six cent cinquante du district de Càn-Du, deux cent quatre-vingts du district de Trà-Kiêu et une centaine de celui de Phù-Thùng.

* * *

Le 31 août, les lettrés s'emparèrent de la citadelle. Au Quảng-Nam les choses se passèrent absolument comme au Binh-Dinh et ailleurs : des lettrés, d'anciens mandarins parcoururent toutes les chrétientés, quelques jours avant les massacres, faisant les plus belles promesses, donnant les meilleures assurances, afin que les chrétiens ne prissent pas

la fuite, et qu'au jour fixé on pût en massacrer le plus grand nombre. Le Pho-Bàng-Hiêu, qui est aujourd'hui à la tête des rebelles au Quảng-Nam, parcourut les districts du centre et du sud, et réussit par ses paroles mielleuses à tromper un bon nombre. Un ancien grand mandarin du village de Nai-Hiêu, près Tourane, voulut tromper de même le district du P. Maillard. Il se rendit dans un village païen auprès de Phù-Thông, et de là se fit annoncer et demanda à voir le Père. Celui-ci lui fit répondre que, s'il rentrait chez lui, il n'en sortirait pas. Nous verrons ce mandarin diriger le 18 octobre une attaque contre Phù-Thông, et succomber dans une bataille au col de Lóc-Hoà. Les grands mandarins de la citadelle protestaient au commandant Le Gouec de leur dévouement à la France, et répondaient de la vie des chrétiens, se faisant forts de tenir tête aux lettrés et de maintenir la paix. Or, ils ont fait comme partout ailleurs : sans opposer la moindre résistance, ils ont ouvert la porte de la citadelle au premier chef de lettrés qui s'est présenté. A les entendre pourtant, c'étaient les missionnaires qui compromettaient la paix par leurs préparatifs de défense. Ils s'en plaignaient, et, chose pénible à dire, leurs plaintes trouvaient de l'écho à Tourane, où cependant on n'ignorait pas ce qui s'était passé dans les provinces du sud. D'une façon ou d'une autre, éviter un blâme était impossible : ceux des missionnaires qui ont succombé ont été blâmés pour n'avoir pas su organiser la résistance, et ceux qui l'ont organisée et se sont défendus, ont été blâmés aussi pour avoir mis le trouble dans le pays par leurs préparatifs de défense.

Trà-Kiêu fut cernée le 1^{er} septembre 1885, lendemain de la prise de la citadelle par les lettrés. La chrétienté n'était certes guère en état de se défendre ; le P. Bruyère s'était fait illusion sur la violence et la persistance de l'attaque. Il se figurait qu'elle ne serait pas plus terrible qu'à Trung-Son, au Tú-Ngai, où huit à neuf cents chrétiens, en comptant les vieillards et les enfants, avaient pu résister aux lettrés pendant plus d'un mois. Pour lui, il s'agissait de tenir pendant deux ou trois jours pour donner aux Français le temps de venir à son secours. Le capitaine Ducrès lui avait formellement promis de voler à sa défense, aussitôt qu'il le saurait

attaqué, et cette promesse, il l'avait renouvelée dans une lettre, vers le milieu du mois d'août. Il comptait donc sur ce secours, en se confiant encore plus sur la protection de la sainte Vierge, qui seule ne lui a pas fait défaut, il crut qu'il valait encore mieux se défendre à Trà-Kiêu, que de se réfugier sur le sable de Tourane, sans abri et sans nourriture.

Pour toute arme à feu, il avait quatre fusils à tâbatière, ayant dix cartouches chacun, cinq fusils à pierre, que lui avait cédés le P. Maillard, et un fusil Le Fauchaux. Des lances, il en fit fabriquer jour et nuit par ses chrétiens, les derniers jours d'août, de manière à en fournir à peu près à tout son monde. Ils comptait dans sa chrétienté trois cent soixante-dix hommes capables de porter les armes, c'est-à-dire de seize à soixante ans, et il les divisa en sept compagnies. Les femmes, au nombre de cinq à six cents, formaient la réserve. Après avoir désigné à chaque compagnie la position de l'enclos qu'elle aurait à défendre, il attendit plein de confiance en Dieu et en la sainte Vierge.

* * *

La position de Trà-Kiêu n'offre que des désavantages pour la défense, à moins d'occuper les hauteurs qui la dominent mais, pour cela, il faut beaucoup plus de monde que n'en pouvait disposer le P. Bruyère. A l'ouest, la crête du dernier mamelon de la montagne de Kim-Son est à peine séparée de l'église de cent vingt mètres, tandis qu'à l'est, à un kilomètre de Kim-Son, s'élève le Nui-troc, petite colline conique de soixante à soixante-dix mètres de hauteur. C'est entre ces deux collines qu'est située la chrétienté. Du côté sud, séparée par quelques champs de riz, s'élève une large chaussée, reste de fortification d'une ancienne citadelle des Tchams. L'ennemi occupant ces hauteurs, on comprend combien ils tiraient la nuit là où ils voyaient de la lumière et où ils entendaient aboyer les chiens, et le jour sur tous ceux qu'ils voyaient à découvert. Le P. Bruyère surtout était leur constant point de mire. Du versant de la colline de Kim-son, ils le guettaient continuellement pour le tuer. Il s'était pourtant rasé la barbe et se déguisait même. Qu'importe ? Il était toujours reconnu.

“ —L'Européen, l'Européen ! criaient-ils aussitôt qu'ils l'apercevaient ; tirez, tirez, ” et une balle sifflait aussitôt à ses oreilles.

Pauvre Père, quel cruel supplice ! que d'angoisses et que de déboires n'a-t-il pas soufferts pendant ce long siège ! Le jour, il était au centre de la chrétienté pour veiller aux points les plus menacés, ordonner des sorties, courir aux remparts. Dans les moments de répit, il soignait les malades ; sa maison, son église étaient pleines au bout de sept ou huit jours. Impossible à lui de manger, impossible de dormir. Les nuits surtout étaient affreuses : les coups de feu, les cris sinistres des veilleurs, les inquiétudes l'empêchaient de prendre le moindre repos. Il s'assoupissait quelquefois le jour et se réveillait en sursaut. Il m'a dit qu'il a versé bien des larmes pendant ces longs jours et ces interminables nuits, mais, assez souvent, c'étaient des larmes de joie. Devant la protection visible de la sainte Vierge, son cœur se dilatait, ses larmes coulaient bien douces, et il se sentait réconforté.

* * *

Le quatrième jour, on eut à repousser deux attaques : l'une, le matin, l'autre le soir. Quand les lettrés voulaient en venir aux mains, ils approchaient de l'enclos de la chrétienté formé de bambous verts ; les chrétiens sortaient immédiatement, et la bataille s'engageait. Rarement les combats duraient plus de dix minutes ; les païens, malgré leur grand nombre, ne tardaient pas à lâcher prise, à tourner le dos et à s'enfuir à toutes jambes. Les chrétiens, s'enhardissant peu à peu, se lançaient à leur poursuite, et, s'ils ne réussissaient pas toujours à tuer beaucoup de monde, ils leur enlevaient au moins des canons, des fusils de rempart que les fuyards abandonnaient pour mieux courir. Parfois cependant ils rencontraient une plus grande résistance ; les lances se croisaient ; de part et d'autre on n'osait percer de peur d'être percé à son tour. Les chrétiens usaient alors de ruse ; ils criaient :

“ *Dô Roi, Dô Roi*, ils fuient, ils fuient par derrière ; allons, courage ! sus dessus ! Jesou, Maria ! hé ! hé ! ”

Les païens ne manquaient pas de détourner la tête pour voir si c'était vrai, et au même moment les chrétiens les perçaient. La déroute s'en suivait, et c'était à qui courrait le plus vite.

Le corps de réserve, composé des femmes, ne tardait pas à arriver sur le champ de bataille ; mais rarement il avait le temps de prendre part à l'action. A la vue de ces femmes qui se lançaient sur eux comme des furies, les païens lâchaient pied et s'enfuyaient avant qu'elles ne fussent arrivées à eux. Elles avaient, en effet, l'air terrible, avec leurs cheveux flottants derrière le dos. Elles sautaient en brandissant leurs lances ou leurs coutelas et en criant : " Hè, hè, Jesou, M^r ia, José, ayez pitié de nous, protégez-nous. " Se lançant à perte d'haleine à la poursuite des fuyards, elles étaient toutes fières quand elles en avaient tué quelques-uns, et revenaient remercier la Madone.

Dès le commencement du siège, le P. Bruyère avait placé une statue de la sainte Vierge sur une table au milieu de sa maison, avec un cierge de chaque côté. Toutes les fois qu'il fallait sortir pour repousser une attaque, on allumait les cierges, et ceux qui ne pouvaient pas prendre part au combat, comme les vieillards et les enfants, récitaient le chapelet en commun. L'ennemi repoussé, les combattants revenaient rendre grâce à la Bonne Mère de leur victoire. Ils se prosternaient devant son image en tenant en main leurs lances dont quelques-unes étaient encore teintes de sang, et ne se relevaient qu'après une longue et fervente prière. Quelquefois ils devaient partir brusquement et courir à un nouveau combat ; mais ils ne manquaient jamais de revenir après remercier leur chère Protectrice de leur nouvelle victoire. La confiance se ranima peu à peu, on commença à espérer, et il n'y eut plus à dater du troisième jour de défaillance générale.

* * *

Les cinquième et sixième jours, les païens se contentèrent de carner ; pour éviter tout engagement, ils n'approchèrent pas de l'enclos de la chrétienté. Mais ils ne restaient pas inactifs : ils se fortifiaient au nord, de l'autre côté de la

petite plaine de sable. Quelle était leur intention ? Sans doute de cerner davantage la chrétienté afin d'enlever toute possibilité aux néophytes de tromper leurs gardes et de s'évader la nuit. Peut-être était-ce aussi pour forcer les leurs à opposer une plus forte résistance dans les combats, car, engagés entre deux palissades, ils ne pourraient plus fuir. Plusieurs fois déjà, on avait entendu les chefs reprocher à leurs soldats de se débander au premier choc. On pouvait suivre leurs conversations, tant leur campement sur la colline de Kim-son était proche.

Leur palissade achevée, ils élevèrent quantité de baraques de l'autre côté. Tous ces préparatifs n'étaient pas sans inquiéter les chrétiens, mais leur inquiétude augmenta quand ils les virent, dans la soirée du sixième jour, transporter d'immenses monceaux de paille sur le sable qui séparait les deux enclos. Tout le côté nord de la chrétienté, depuis la colline de Kim-son jusqu'à la butte de Nui-troc était couvert de paille. C'était évidemment pour brûler la haie de bambous qui entourait le village. Le danger était donc imminent ; il fallait de toute nécessité détruire cette paille et ne pas permettre aux païens de la transporter trop près de l'enclos. Un combat à outrance fut donc décidé pour le lendemain 7 septembre. Tout le monde s'y prépara.

Dès le point du jour, après avoir imploré le secours de la sainte Vierge, et fortifiés par les encouragements du Père Bruyère, les chrétiens se rendirent à la porte nord et y attendirent, la lance à la main, le signal du combat. Quand la porte s'ouvrit, ils se précipitèrent sur l'ennemi avec une impétuosité sans pareille, et en jetant leur cri de guerre. Les lettrés, de leur côté, étaient sortis, et poussaient leur paille devant eux pour l'approcher des bambous. Ils étaient commandés par le Càn Hoéc, le fils du général Ich khiên qui défendait Thuan-an contre l'amiral Courbet. Le Càn Hoéc, effrayé par le courage des chrétiens qui franchissaient déjà la barrière de paille, s'empressa par une honteuse fuite de mettre la palissade entre eux et lui. Il eut une telle peur d'être poursuivi qu'il ferma après lui la porte, de sorte que ses gens, ne pouvant plus rentrer, furent percés de lances par les chrétiens et périrent en grand nombre. Ceux-ci, pour-

suivant leur succès, franchirent la palissade des lettrés et s'emparèrent de tout ce qu'il y avait dans leur campement. Il n'y eut de leur côté que quelques blessés, et les femmes surtout se distinguèrent dans cette belle journée. Du côté des lettrés, combien y eut-il de morts ou de blessés ? On ne peut guère l'évaluer, car ils emportaient quand ils le pouvaient tous ceux qui étaient mis hors de combat. Ce jour-là, cependant, ils laissèrent trente-six cadavres sur le champ de bataille. Mais le nombre des morts et des blessés qu'ils emportèrent fut très grand, puisqu'un renfort qui venait du nord, en voyant défilier devant lui les invalides couchés dans des filets ou étendus sur des brancards, fut pris de peur et s'en retourna. Palissade, paille, baraquements, tout fut livré aux flammes et l'incendie fut si fort qu'on disait que tout Trà-Kiêu brûlait. Jugez de la joie des chrétiens et de leur empressement à remercier la très sainte Vierge de leur belle victoire.

Le lendemain 8 septembre, fête de la Nativité, fut encore une rude journée. Aussitôt après la messe, l'ennemi fut signalé du côté du nord. Il s'avancait en si grand nombre qu'il couvrait tout le rempart des Tchams et les champs qui le séparent de l'enceinte de la chrétienté. De ce côté-là comme du côté de l'est, le P. Bruyère fut obligé d'abandonner plusieurs jardins de chrétiens, afin de n'avoir pas à défendre un trop vaste espace.

L'enclos était bien faible de ce côté ; ce n'étaient pas, comme du côté nord, de forts fourrés de bambous, mais une mince haie très facile à franchir. Les lettrés cependant attaquèrent moins de ce côté, parce que la fuite leur était plus pénible. Au nord, rien n'entravait leur course, tandis qu'au sud, c'étaient des champs de riz déjà presque mûr, à travers lesquels il n'était pas facile de courir.

L'attaque fut poussée avec tant de vigueur que les chrétiens ne purent résister au premier choc. La division chargée de défendre le sud, dut céder un jardin, puis un autre. Déjà les rebelles allaient atteindre l'enclos du couvent et leur nombre était incalculable. Pendant ce temps des deux collines on ne cessait de tirer ; les balles sifflaient de toutes parts sans discontinuer. Le Père Bruyère aux abois courait

partout chercher du renfort. Enfin le fameux corps de réserve se mit en rang et sortit entre le couvent et l'orphelinat, juste en face de l'ennemi ; tandis qu'un autre fit une sortie à droite. Les lettrés opposèrent une vive résistance ; mais, pris de front et des deux côtés, ils ne tardèrent pas à lâcher pied et à fuir en désordre.

Les plus intrépides furent encore les femmes, aussi se vantèrent-elles après d'avoir, ce jour-là, sauver la chrétienté.

“ — Sans nous, disaient-elles, tout était fini, tout y passait, vous n'auriez pas pu tenir. ”

Les lettrés perdirent un grand nombre des leurs, plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord, puisqu'un mois après, quand les chrétiens moissonnèrent leur riz, ils trouvèrent quatorze morts dans les champs qui séparent le rempart des Tchams. Les païens étaient furieux de ne pouvoir venir à bout des chrétiens et les insultaient du haut de la colline de Kim-Son ou plutôt lançaient contre eux toute espèce d'imprécations, ce qui ne les empêchait pas de s'incriminer aussi mutuellement, et de se reprocher de n'avoir pas autant de courage que les femmes chrétiennes.

Le malheur pour les pauvres néophytes, c'est qu'ils ne voyaient jamais la fin de leurs maux. Ils avaient beau faire des prodiges de valeur, ils ne parvenaient jamais à se débloquenter. Après un combat, le vide qu'ils avaient fait dans les rangs des lettrés se comblait immédiatement ; le cercle qu'ils avaient brisé un instant se reformait un moment après. Cependant l'ardeur des païens commençait à se ralentir ; les chrétiens s'en apercevaient et ne perdaient pas courage. Ils les entendaient s'injurier entre eux au haut de la colline, se plaindre de leurs chefs, crier misère et menacer de déserteur. Le sujet de leur discorde était surtout l'inégalité de leur subsistance. Comme ils obéissaient à des chefs différents, ils faisaient bande à part pour tout, de sorte qu'il arrivait souvent que telle bande, après avoir capturé un bœuf ou un buffle, faisait bombance, tandis que les autres étaient obligés de se contenter de leur triste ordinaire ; de là jalousie, querelles, injures, etc. L'eau même leur manquait et jamais on ne pouvait en apporter suffisamment. Ils n'étaient donc pas contents d'eux-mêmes ; rien ne marchait à leur guise.

Dans les combats, au lieu de vaincre, ils étaient vaincus ; leurs canons, leurs fusils de rempart ne leur étaient pas d'un grand secours, et faisaient, trouvaient-ils, fort peu de ravages. Avec les gros canons de la citadelle, ce serait bien vite fini. Si, dès le commencement, on ne les avait pas transportés, c'est qu'il avait paru inutile de prendre tant de peine pour venir à bout d'une poignée de chrétiens. Maintenant ils les regrettaient, et il fut décidé qu'on irait les prendre.

Le neuvième jour fut consacré au transport et au placement de ces canons sur les deux collines, et le 10, au matin, commença une canonnade épouvantable qui retentit dans toute la province. A Phù Thùông, à quarante kilomètres de là, les chrétiens en étaient consternés. Le P. Maillard ne douta plus du malheureux sort de son confrère et de ses chrétiens. Une mortelle anxiété dans l'âme, il monta sur les montagnes de Phù Thùông, d'où l'on découvrait Trà-Kiêu, pour voir s'il ne paraissait pas quelque incendie de ce côté. Il savait que, du sort de Trà-Kiêu dépendait aussi le sort de Phù Thùông. Tant que la première résisterait, la seconde avait beaucoup de chances de résister aussi, mais, Trà-Kiêu venant à succomber, Phù Thùông, obligée d'essuyer seule toute la rage des lettrés, aurait succombé à son tour. Du haut de ses montagnes il ne voyait ni feu ni fumée, mais la canonnade était si terrible qu'il n'osait espérer que Trà-Kiêu pût y résister.

A Tourane même, en entendant ces formidables détonations, on n'était pas rassuré.

On disait donc partout qu'inévitablement Trà-Kiêu allait succomber. Et pourtant, grâce à Dieu, il n'en était rien ; Trà-Kiêu tenait bon et résistait tranquillement à la rage des lettrés. Leurs canons, placés sur les deux collines, tiraient surtout sur l'église, mais assez souvent les boulets allaient d'une colline à l'autre tuer les lettrés eux-mêmes. On tira tant que l'église fut littéralement criblée de boulets, et c'est bien extraordinaire qu'elle n'ait pas été renversée, car de la colline de Kim-Son on tirait presque à bout portant. Après l'église, les points de mire étaient la chapelle du couvent et la maison du Père. Les païens savaient où il avait coutume de s'asseoir, c'est-à-dire sur un large banc au milieu de

maison. Cet endroit a été percé de part en part par cinq gros boulets. La lampe suspendue au-dessus de sa table a été brisée ; les gravures et les photographies appendues à la cloison derrière lui ont été emportées ou déchirées. Un moment sur la colline on chanta victoire ; on cria :

“—L'Européen est mort, l'Européen est tué.”

En entendant cela, le Père sortit sur la vérandah de sa maison et leur dit :

“—Ce n'est pas si facile de me tuer, venez donc ici vous mesurer avec moi et vous verrez.”

Au moment où il finissait sa phrase, un boulet perça une colonne à côté de lui.

Sachant que l'âme de la résistance des chrétiens était les missionnaires, les païens cherchaient à s'emparer d'eux par quelque moyen et à quelque prix que ce fût. Une forte récompense de vingt à trente barres d'argent (1,800 fr. ou 2,700 fr.) était promise à ceux qui les amèneraient morts ou vivants. A trois reprises différentes, le Père Bruyère faillit être tué, la nuit, par des païens qui, à la faveur des ténèbres, s'étaient introduits dans la chrétienté presque jusqu'à sa maison ; dans une rencontre, le Père ne dut son salut qu'à l'effort que firent les païens pour le prendre vivant. Il put se dégager, grâce au dévouement de ses chrétiens.

* * *

Tous ces détails émouvants, le P. Bruyère les raconte maintenant d'un ton un peu plaisant, mais alors certes il n'avait pas envie de rire. Il fut obligé d'évacuer sa maison avec tous ses malades. Il fallut trouver un autre local pour eux et pour tous les blessés couchés à l'église.

Heureusement que, ce jour-là, il n'y eut point de combat : les lettrés se contentèrent d'observer l'effet produit par la canonnade. Ils étaient furieux de voir que rien ne bougeait, et que, malgré leurs efforts, tout restait encore debout.

Parmi les gros canons il y en avait surtout un d'un calibre énorme. Eh bien ! ce canon, quoique placé à moins de cent mètres, n'a atteint l'église qu'une seule fois, dans la rosace au-dessus de l'autel. Les autres coups ont tous

porté trop haut. Ce n'était pourtant pas défaut de bien viser, car le pointeur était un ancien mandarin militaire qui ne manquait pas d'habileté. Il a avoué dans la suite que voulant atteindre une belle dame vêtue de blanc qui se tenait debout sur le faite de l'église, tous ses coups moins un avaient porté trop haut.

Toute cette journée et celle du lendemain, les païens, sur la colline de Kim-son, ne cessaient de crier à haute voix :

— "C'est bien extraordinaire que cette femme se tienne toujours sur le haut de l'église, on a beau la viser, on ne l'atteint jamais."

Était-ce donc une apparition miraculeuse de la sainte Vierge? Cette bonne Mère aurait-elle protégé en personne cette église dédiée à son cœur immaculé? Ce n'est pas à moi à prononcer sur un fait si grave. Ce qui est certain, c'est que les païens n'ont cessé de répéter ces deux jours, qu'ils voyaient une femme debout sur l'église. Tantôt ils en parlaient avec respect et l'appelaient une belle dame vêtue de blanc, tantôt ils l'insultaient, dépités de ne pouvoir l'atteindre. Les chrétiens, en entendant ce que disaient les païens, avaient beau regarder, le Père lui-même ne voyait rien.

D'ailleurs, ce n'a pas été là le seul fait extraordinaire qui se soit passé à Trà-Kiêu, et ce n'est pas seulement à Trà-Kiêu que, dans des circonstances analogues, on a observé des faits semblables. Je veux parler de légions d'enfants vêtus de blanc ou de rouge, et s'avancant comme une armée formidable contre les lettrés. A Trà-Kiêu, les païens ont proclamé plus d'une fois qu'ils n'avaient pas à lutter seulement contre les chrétiens, mais encore contre des milliers d'enfants qui les accompagnaient dans leurs sorties. Ces enfants venaient d'en haut et descendaient le long des bambous quand les chrétiens sortaient. Sans doute ce n'était pas à toutes les sorties que ces faits extraordinaires se manifestaient. A Trà-Kiêu, les chrétiens n'ont entendu les païens en parler que dans deux ou trois rencontres.

Quoi qu'il en soit de ces faits miraculeux ou non, ce sont pas depuis nos malheurs les seules preuves de la bonté de la corde de Dieu pour nous. Elle a éclaté en maintes

circonstances, comme pour nous obliger à croire que, si Dieu a permis que de si cruelles épreuves assaillent l'Église d'Annam, il n'en permettra pas la ruine. A la tempête succède le calme, après les longues heures de la douleur et des angoisses sonnera aussi, je l'espère, l'heure de la joie et des consolations. Mais que c'est long, mon Dieu ! Hâtez-vous donc de venir à notre secours ! *Domine, ad adjuvandum, festina !... Salva nos, perimus !*

* * *

La journée du 11 septembre fut encore plus terrible, parce qu'il fallut combattre sous le feu de l'ennemi qui tirait sur les chrétiens presque à bout portant. Les lettrés réussirent à mettre le feu à un fourré de bambous de l'enclos du couvent, et une bataille s'engagea dans le ruisseau qui sépare la chrétienté de la colline de Kim-Son. Les chrétiens reculèrent au premier choc, et l'enclos du couvent allait être franchi. Les religieuses faisaient des prodiges, tant pour éteindre le feu que pour repousser l'ennemi. Une d'elles tomba frappée d'une balle. Le moment était critique. Enfin le P. Bruyère arriva avec du renfort, lança quelques mots de reproche aux chrétiens qui reculaient et ranima leur courage. Ils se précipitèrent tous dans le ruisseau et l'ennemi effrayé tourna le dos. Ce fut dans cette bataille qu'un des lettrés intima, de la part du Ciel, l'ordre aux chrétiens de cesser de combattre et de se rendre.

“ C'est la volonté du ciel, disait-il ; malheur à vous si vous résistez. ”

Un chrétien se lança sur lui et il le perça de sa lance au moment où il montait l'autre côté du ruisseau. Il fut tué avec quatre autres, embarrassés comme lui dans les bambous et leurs corps y restèrent pour empester tout ce côté de la chrétienté jusqu'à la fin du siège.

* * *

Cependant, ce qui inquiétait le plus le P. Bruyère, c'était le feu des canons. L'effondrement de son église produirait un

effet moral des plus désastreux : le découragement se mettrait dans les rangs des chrétiens. et ce serait la fin, la ruine totale. L'église, du reste, était loin d'offrir une forte garantie de solidité. Soutenue à l'intérieur par huit colonnes en briques, si un boulet brisait une de ces colonnes, elle croulait immédiatement tout entière. Le Père prit donc une détermination énergique, qui était d'emporter la colline de Kim-Son et de la conserver.

Il réunit ses dignitaires et ses chefs militaires et leur exposa son plan. Il était à peu près trois heures du soir, et il s'agissait de donner immédiatement l'assaut. Les chefs gardaient le silence, effrayés de la difficulté de l'entreprise. En effet, le quartier général des lettrés était au haut de la colline et tout le bas était entouré d'une forte palissade. Ils prièrent le Père d'attendre au lendemain matin avant le jour ; les lettrés veillaient alors plus négligemment, et il y avait plus de chances de réussir en tentant une surprise qu'en montant ouvertement à l'assaut. Le Père se rangea à leur avis, et l'attaque fut décidée pour trois heures et demie du matin.



Toute cette nuit, le Père Bruyère, l'oreille aux aguets, l'anxiété dans l'âme, attendait l'heure fixée. Vers le milieu de la nuit, de l'autre côté du ruisseau, une voix sourde appela les chrétiens. Pour mieux distinguer, il approcha avec quelques hommes et voici ce qu'il entendit clairement :

“—Chrétiens, passez donc de ce côté-ci du ruisseau et prenez notre canon, afin que nous ne soyons plus obligés de le garder. Nous sommes fatigués de cette guerre et nous ne désirons rien tant que de retourner chez nous. Si vous ne venez pas le prendre, nous le jetons dans le ruisseau.”

Une heure après, on entendit un bruit comme quelque chose de lourd tombant dans l'eau. Qu'était-ce ? on n'en sait rien, mais ce canon, on n'a jamais pu le retrouver, ni dans le ruisseau, ni à l'endroit où il tirait la veille.

Vers trois heures, le Père Bruyère alla réveiller ses guerriers et les disposer à l'attaque. Quand ils eurent traversé le ruisseau, il revint chez lui et se plaça dans un endroit

d'où il pouvait mieux les voir monter. Les ténèbres couvraient encore la colline, il ne pouvait rien distinguer. Il attendit, et enfin le jour parut. Il ne voyait pas encore monter ses hommes et il s'impatientait. Que faisaient-ils donc ? Où et par quoi étaient-ils arrêtés si longtemps ? C'est qu'il fallait du temps pour pratiquer une trouée dans la palissade. N'osant frapper le bois à grands coups de serpe, ils le coupaient petit à petit, et l'arrachaient tout doucement de peur de donner l'éveil. Quand ils eurent fini, il était déjà jour, et les lettrés commençaient à paraître sur la crête de la colline. Tout en nouant leur chignon, ils regardaient le Père Bruyère, qui restait juste à l'endroit le plus apparent, afin d'attirer sur lui leur attention et la détourner du côté où il voyait monter ses braves. Un moment, ils tournèrent le dos comme s'ils étaient appelés de l'autre versant de la colline. Les chrétiens parvenaient alors presque au sommet, quelques secondes après ils y étaient, et, poussant leur cri de guerre, ils culbutèrent les païens du haut de la colline, en tuèrent quelques-uns, et mirent le feu à tous leurs baraquements.

Ils prirent quatre gros canons, cinq petits et une dizaine de fusils de rempart.

Cette journée du 12 septembre fut donc une belle journée ; la confiance reprenait le dessus de plus en plus ; mais ce n'était pas la fin. Les païens, il est vrai, étaient consternés, tellement que de Nui-Troc ils ne tirèrent ce jour-là ni le jour suivant un seul coup de canon ; mais ils cernaient toujours toute la chrétienté, et s'ils ne cherchaient pas à reprendre Kim-Son qu'ils avaient perdue, ils ne cessaient pas de veiller de l'autre côté, pour empêcher les chrétiens de communiquer avec l'extérieur. Leur but évident était de les affamer, et d'en venir à bout, sinon par les armes, au moins par la famine.

Les vivres, en effet, allaient manquer dans la chrétienté. La provision du Père Bruyère était presque épuisée, car il avait à nourrir une foule de chrétiens qui s'étaient réfugiés chez lui, sans avoir pu rien apporter avec eux. Qu'importe ? on mettait sa confiance en Dieu, on espérait en la sainte Vierge qui ne les abandonnerait pas après les avoir soutenus pendant si longtemps.

Partout dans la province, au morne silence qui succéda à la terrible canonnade des deux jours précédents, on crut que c'en était fait de Trà-Kiêu. Les lettrés, intéressés à crier victoire, la chantaient sur tous les tons et menaçaient même de descendre à Tourane. Ils attaquèrent Phù Thùông, afin de dissimuler leur défaite ; mais le P. Maillard les repoussa avec perte, et ils retournèrent à Trà-Kiêu.

Cette fois ils avaient à leur tête un ancien amiral, le *Chùông Thùý Ty*, qu'ils étaient allés prier de mettre à leur service son génie militaire, afin de venir à bout, une bonne fois pour toutes, de ces diables de chrétiens. Le 14 septembre, on les vit donc venir du côté du sud en nombre considérable. Le Père Bruyère, monté le matin de bonne heure sur la colline de Kim-son pour observer les mouvements des lettrés, ne fut pas peu étonné de voir toute la plaine, du côté du sud, couverte de troupes qui s'avançaient vers la chrétienté en poussant des cris et en frappant du tambour.

Il s'empessa de descendre, pour donner ordre de se préparer à une attaque. Il était à peine au milieu des siens, que les lettrés couvraient déjà le rempart des Tchams, et commençaient à y élever une palissade. Ils se hâtaient, prévoyant une attaque, et la palissade se dressait avec une rapidité extraordinaire. Le P. Bruyère, jugeant très dangereux de les laisser s'établir et se fortifier sur ce rempart d'où ils prenaient en flanc toute la chrétienté, ordonna une attaque immédiate. A l'ouest, la troisième division devait commencer et monter sur le bout du rempart qui n'était pas encore envahi pour de là le suivre en refoulant les lettrés devant elle, ou en les culbutant dans les rizières de l'autre côté. Une partie de la réserve devait venir à son aide, tandis que l'autre partie aiderait la première à attaquer en face. On croyait rencontrer une forte résistance, et on se prépara à combattre vaillamment. On fut bien surpris de voir les lettrés tourner le dos avant même d'être atteints. Le *Chùông Thùý Ty* avait beau crier et se démener pour les arrêter ; il n'y parvint pas. Il fut abandonné presque seul sur le rempart ; c'est à peine si une dizaine restèrent encore autour de lui. Voyant monter les chrétiens, il put lui-même prendre la fuite ; mais c'était trop tard : deux jeunes gens chrétiens coururent à sa

poursuite, et comme ils approchaient, sa garde même l'abandonna pour fuir plus vite. Se voyant sur le point d'être atteint, il se retourna, et pria humblement les deux jeunes gens de lui laisser la vie :

“—Si tu tenais tant à la vie, lui répondirent-ils, il ne fallait pas venir nous apporter la mort. Ici, pas de rémission !”

Et ils lui enfoncèrent leurs lances dans le corps. Ils lui prirent ensuite son sabre, lui tranchèrent la tête, et l'emporcèrent.

..*

On trouvera peut-être que c'est là de la cruauté, que ce n'est pas là la loi de la guerre. Hélas ! les pauvres chrétiens ! est-ce que, envers eux, on observait quelque loi ? Jeunes ou vieux, hommes ou femmes, tous ceux qui étaient pris n'importe où dans la province, étaient amenés à Trà-Kiêu pour y être égorgés sous les yeux de leurs parents.

Voilà de la cruauté ! sur ce chapitre je n'en finirais pas si je voulais tout raconter.

Ce jour-là, pour la première fois, on vit paraître un éléphant dans l'armée des lettrés. Les chrétiens n'avaient pas encore fait connaissance avec ce combattant d'un nouveau genre, et ils n'étaient pas sans s'en inquiéter plus ou moins ; les femmes surtout redoutaient son attaque.

Un jeune homme s'offrit à le mettre en fuite tout seul :

“—Donnez-moi une torche allumée, et vous allez voir le demi-tour qu'il va faire.”

Il l'attaque, en effet, avec sa torche enflammée, et l'éléphant effrayé prit la fuite, malgré les efforts de son cornac pour le retenir. Le jeune homme lui enfonçait sa lance dans le flanc en courant à sa poursuite, mais il n'eut pas la force de la faire pénétrer. Le cornac tomba ou se laissa glisser dans un buisson, et se sauva à toutes jambes. Depuis lors on ne redouta plus l'éléphant, et les lettrés ne purent le lancer contre les chrétiens dans les deux autres combats où ils le conduisirent.

..*

Le 15, il n'y eut point de combat : les lettrés étaient occu-

pés à se fortifier du côté de l'est, tout autour de la colline de Nui Troc. Au bas de la colline, au côté opposé à la chrétienté, la partie païenne du village de Trà-Kiêu avait son principal lieu de réunion. C'est là qu'était la maison communale, bel édifice couvert en tuiles et entouré d'un mur en briques. Il y avait encore là deux ou trois pagodes, une belle bonzerie, toutes aussi couvertes en tuiles et entourées d'un mur. Chassés de la colline de Kim-son, les lettrés choisirent cet endroit pour y établir leur quartier général, et ils s'y fortifièrent, pour être à l'abri d'une surprise. Leurs canons, placés sur la Nui Troc, bombardaient la chrétienté, et y causaient des pertes sensibles. Désormais, ils s'attaquaient moins à l'église et aux maisons qu'aux personnes, et leurs canons étaient le plus souvent chargés à mitraille. Chaque coup consistait en 80 ou 100 balles enfermées dans un petit panier en rotin qui éclatait au moment de la décharge.

Un jour, le P. Bruyère, caché derrière un fourré de bambous, essuya toute une décharge de cette mitraille. Ce fut une véritable pluie de balles. Au premier instant, il se crut perdu, passa machinalement sa main sur lui, et ne voulut pas croire qu'il était indemne.

Pauvres chrétiens! s'ils ne sont pas tous morts, s'ils ont pu échapper à ce cruel siège, ils le doivent, certes, à une protection toute particulière de la sainte Vierge. Mais poursuivons, car nous ne sommes pas encore au bout.

Le 16, il y eut trois combats : deux dans la petite plaine de sable au nord (les lettrés aimaient à choisir cet endroit pour champ de bataille, car rien n'y entravait leur fuite), le troisième au sud-est, devant le côté de l'enclos confié à la garde de la première compagnie. Ils en voulaient surtout à cette division qui leur infligeait tant de pertes dans les combats. Long-Phô-son, chef que nous avons vu lutter les premiers jours contre la défaillance des chrétiens, avait su si bien communiquer sa bravoure à ses soldats, qu'ils la poussaient même quelquefois jusqu'à la témérité. Cette division étant donc le principal soutien de la chrétienté, devait aussi être le plus en butte à la fureur des païens. Ils ne négligèrent rien pour en venir à bout. Pour brûler les bambous, ils avaient transporté de ce côté une grande quan-

mité de paille derrière laquelle ils cachaient leurs canons et leurs fusils. L'éléphant y parut encore, mais monté cette fois par un bachelier.

Les soldats de Long-Phô, aguerris par tant de combats, ne redoutaient guère cette attaque, ils en riaient même. Un d'eux, hissé dans un fourré de bambous, les narguait à haute voix : "Capitaine, disait-il, ils sont vraiment nombreux, mais peu redoutables ; ils ont tous de longs oncles et des figures de fumeurs d'opium." (C'est une vanité des lettrés d'avoir des ongles longs, quelquefois de sept à huit centimètres). Un coup de fusil, qui heureusement ne l'atteignit pas, répondit au jeune homme ; il s'empessa de descendre. Le combat ne fut pas long, les chrétiens se lancèrent comme des lions sur les lettrés, et les poursuivirent très loin en leur enlevant des fusils et des canons. Quand ils voyaient quelqu'un fuir avec un fusil, ils criaient : "Vite, vite, perce celui-là qui porte un fusil," et le païen, se croyant déjà atteint, s'empessait de jeter son arme pour courir plus vite.

Le 17, les lettrés restèrent tout autour comme d'habitude, mais sans approcher pour livrer bataille.

* *

Le 18, il n'y eut qu'un combat qui ne dura que quelques minutes. On remarqua ce détail qui prouve le génie inventif des lettrés. Ce qu'ils redoutaient, surtout, c'était l'intrépidité des chrétiens qui se lançaient sur eux, tête baissée, et les forçaient à reculer à peu près toujours, dès le premier choc.

Il s'agissait donc de trouver un moyen de les arrêter, de les accrocher, soit par les cheveux toujours longs, soit par les habits, et de les tenir presque immobiles, afin de les percer de lances, sans avoir rien à craindre de leur part. Ils imaginèrent donc de faire des fagots de cette espèce d'épine dont les piquants excessivement pointus et crochus ne pardonnent jamais à qui a le malheur de les rencontrer.

Ces fagots, solidement fixés à des bambous, devaient être jetés sur la tête des chrétiens au moment où ils approcheraient. Nos néophytes, accrochés d'une façon ou d'une

autre, seraient ainsi arrêtés, maintenus presque immobiles et très facilement percés de lances. Il faut avouer que ce n'était pas mal imaginé, mais ont-ils trouvé cela tout seuls, sans l'aide des bouquins de Confucius et Cie ?... Je n'oserais l'affirmer, toujours est-il que, lorsque les chrétiens les virent approcher avec ces fagots au bout de perches qu'ils portaient dévotement comme des bannières, ils ne furent pas peu surpris. Le P. Bruyère les observa avec sa lunette et découvrit leur ruse. La bataille allait se livrer du côté du sud, dans des champs de riz presque mûr. "N'ayez pas peur, leur dit-il, quand ces fagots tomberont dans le riz, il sera impossible de les soulever de là, il suffit donc de les éviter une première fois. Les chrétiens prévenus surent très bien les éviter et les lettrés déçus prirent la fuite, non sans laisser plusieurs des leurs sur le champ de bataille.

Les deux jours suivants, les 19 et 20 septembre, il n'y eut pas de combat. Les rangs des lettrés s'éclaircissaient peu à peu, plus encore par les désertions que par les pertes sur les champs de bataille, et il fallait aller chercher du renfort. Les villages furent de nouveau réquisitionnés : tous devaient fournir des hommes selon leurs ressources et leurs moyens. Mais l'ardeur des premiers jours avait considérablement diminué ; le métier des armes n'avait guère plus d'attraits pour ces pauvres cultivateurs, en général si paisibles, et ils ne tenaient à rien moins que d'aller se mesurer avec les chrétiens de Trà-Kiêu. Les lettrés résolurent donc d'ouvrir les prisons, et de conduire à Trà-Kiêu tous les repris de justice qu'elles renfermaient, gens de sac et de corde, qui, d'après eux, devaient faire peu de cas de la mort. Ils se trompaient, car ces prisonniers tenaient moins à se battre qu'à recouvrer leur liberté, et ils s'évadaient à la première occasion qui se présentait. On fut enfin obligé de leur raser la tête et de les garder très sévèrement. Le jour, sous la conduite de nombreux chefs, ils étaient conduits sur la petite colline de Nin-Troï qu'ils devaient défendre ; et, la nuit, ils étaient ramenés dans le campement et retenus aux fers.

Cependant les jours succédaient aux jours, et les pauvres chrétiens ne voyaient jamais la fin de leurs maux. Ils avaient espéré que de Tourane on accourrait promptement à leur aide, et, hélas ! on était au vingtième jour du siège, et aucun secours ne venait pour les aider à se débloquer ; c'était comme s'ils étaient abandonnés à leur triste sort. Le temps pressait, car la famine, ennemi plus terrible que les lettrés, approchait à grands pas. Déjà le P. Bruyère avait visité toutes les maisons et fouillé les coins et recoins. Il n'avait pu trouver que quelques mesures de riz précieusement conservées par les plus riches pour ensemercer leurs champs à la saison suivante. Tout fut mis en commun, mais il ne pouvait y avoir que pour deux ou trois jours de vivres. Les malheureux chrétiens ne pouvaient donc plus se faire illusion ; il fallait se débloquer ou mourir de faim. Attendre davantage était aussi inutile que dangereux, car, avec la famine, quel courage auraient-ils pour combattre ? Ils prirent donc la résolution énergique d'attaquer et de poursuivre désormais l'ennemi sans se donner du repos. Ils devaient commencer le lendemain, et essayer d'emporter le Nin-Troï.

Ils se préparèrent à la lutte en implorant le secours de Dieu et la protection de la sainte Vierge. L'entreprise offrait tant de difficultés qu'elle eût été téméraire, si elle n'avait été imposée par la nécessité, car il s'agissait de chasser l'ennemi non plus par une surprise, mais par une attaque ouverte. Avant d'arriver au pied de la colline, il fallait faire reculer les lettrés, et reprendre sur eux plusieurs jardins abandonnés par le P. Bruyère dès les premiers jours. La 1re, la 3me et la 4me division devaient commencer l'attaque et tenter de refouler l'ennemi aussi loin que possible à l'est et au sud. Elles y parvinrent sans grande difficulté, car les lettrés, ne s'attendant nullement à une offensive de la part des chrétiens, reculèrent en désordre pour se retirer derrière leurs palissades. La 1re division s'avança jusqu'au sud de la colline pour rendre celle-ci accessible du côté de l'ouest. La 4me division fit le même mouvement en avant au nord, tandis que la 3me, marchant au milieu, se tenait prête à soutenir le côté le plus menacé. Dix jeunes gens de la 4me division s'étaient offerts pour gravir la colline et en

culbuter les prisonniers qui la gardaient. Ils se cachèrent d'abord derrière une petite pagode, au bas de la colline à l'ouest, pour se soustraire au feu de l'ennemi ; puis, épiant un moment favorable, ils coururent se blottir à mi-côte derrière un grand rocher. Cependant, au bas, les chefs des lettrés criaient d'avancer afin d'empêcher les chrétiens d'emporter la position. Ils auraient voulu pousser l'éléphant en avant ; mais celui-ci refusait de marcher, malgré les coups de marteau que ne cessait de lui donner son cornac. Bientôt même, au lieu d'avancer, il recula ; le cornac cria alors aux chefs des lettrés que l'éléphant, effrayé par l'innombrable troupe des chrétiens, refusait d'avancer :

“ — Voyez, dit-il, cette légion d'enfants qui descendent le long de ces bambous. Mieux vaut fuir, les chrétiens sont trop nombreux.”

Ceux-ci entendaient très distinctement ces paroles, mais ne voyaient rien. Enfin un des jeunes gens qui gravissaient la colline trouva moyen de tirer un coup de fusil sur ceux qui défendaient le sommet. Un des chefs tomba, et les autres reculèrent. Les chrétiens, profitant de ce mouvement, montent et atteignent le sommet d'où les lettrés se précipitent effrayés. Ce fut alors une déroute générale : les lettrés qui se trouvaient autour de Trà-Kiêu prirent la fuite et couraient encore à 15, 20 kilomètres de là, se croyant toujours poursuivis par les chrétiens.

Pour le coup Trà-Kiêu était débloquée ; bientôt l'incendie de la maison communale, des pagodes et de la bonzerie, communiqua la terreur tout autour ; les païens commençaient maintenant à craindre une revanche.

Dans le camp des lettrés, les chrétiens trouvèrent trois gros canons, quelques fusils et surtout beaucoup de poudre et de munitions. Comme ils y découvrirent très peu de riz, ils soupçonnèrent que les lettrés avaient caché leurs provisions au haut du village ; sans perdre de temps, ils y coururent et y trouvèrent, en effet, une grande quantité de riz. Tout le reste de la journée fut employé à le transporter dans la chrétienté.

Le soir, quand tout fut fini, avec quelle joie, quelle ardeur, ne rendirent-ils pas grâce à Dieu, à la sainte Vierge leur tendre mère, à qui surtout ils devaient leur salut, aux saints Anges qui avaient daigné prendre avec eux part à la lutte. Leurs cœurs débordaient de joie, car, au lieu de la mort par la famine ou le fer de l'ennemi, ils voyaient maintenant leur vie assurée, leur victoire certaine. Le siège avait duré vingt-un jours. Les chrétiens perdirent quinze hommes et vingt-cinq furent tués par des balles en dehors des combats. Quant aux pertes des lettrés on ne peut guère les évaluer avec précision ; mais, sans crainte de se tromper, on peut affirmer que le nombre de leurs morts dépassait trois cents.

*
*

Le lendemain 22, les chrétiens poursuivant les avantages de leurs victoires, châtièrent les villages environnants qui étaient déjà connus par leur hostilité envers eux et qui s'étaient empressés de prêter leur concours aux lettrés. Nulle part ils ne rencontrèrent de résistance, les païens faisaient leur soumission ou se hâtèrent de prendre la fuite.

Plusieurs villages vinrent d'eux-mêmes demander pardon du concours forcé qu'ils avaient été obligés de fournir aux lettrés et promettre aux chrétiens de ne plus séparer leur cause de la leur. Le Père Bruyère se montra très indulgent et défendit aux siens, sous des peines très sévères, d'inquiéter les païens qui auraient sincèrement fait leur soumission.

Quant aux lettrés, ils étaient bien loin de s'avouer vaincus.

Ils se réunirent de nouveau à la citadelle et répandirent partout des proclamations ordonnant de nouvelles levées de troupes et menaçant tous ceux qui refuseraient de les suivre.

Le 23, ils partirent de bon matin de la citadelle et se dirigèrent vers Trà-Kiêu portant un gros canon et une quarantaine d'obus. Ils avaient déjà passé le lac de Chô-Cui à cinq kilomètres de Trà-Kiêu quand une formidable détonation se fit entendre. Bientôt ils apprirent que les Français s'étaient emparés de la citadelle, après en avoir fait sauter la porte avec une cartouche de dynamite. Abandonnant là leur

canon, ils s'enfuirent après avoir enterré les obus dans un champ voisin. Le P. Bruyère, prévenu de ce qui s'était passé par le village de Chô-Cui, fit prendre ces obus ; mais il laissa là le canon, car il était trop lourd.

A partir de ce jour, les lettrés ne parurent plus pendant assez longtemps. Ils allèrent se plaindre des missionnaires, des chrétiens, prétendant être victimes de leurs agressions, et essayant d'obtenir par l'hypocrisie ce qu'ils n'avaient pu obtenir par la force des armes. Ils auraient atteint leur but sans l'intervention du commandant Touchard, capitaine de frégate, commandant *Le Hagon*, qui voulut bien prendre sur lui de surseoir au désarmement du P. Maillard, ordonné par les autorités françaises à Hué.

Les lettrés, ayant obtenu ce désarmement et croyant que c'était chose accomplie, attaquèrent Phû-Thuong le 18 octobre en nombre considérable, et s'acharnèrent contre cette chrétienté pendant trois jours. Sans ses armes, le P. Maillard aurait infailliblement succombé avec ses quatre mille chrétiens. Heureusement il put les conserver et arriva, grâce à elles, à disperser les lettrés. Depuis, il n'a plus été sérieusement attaqué.

Mais les lettrés ne cessent de se réunir, de s'organiser et de se retrancher dans les endroits favorables. De là ils menacent, tantôt la citadelle, tantôt Trà-Kiêu et Phû-Thuong. Tourane même n'est pas à l'abri de leurs incursions. Dispersés par petites bandes toujours introuvables, ils pressurent le pays, pillent et incendient les villages qui font leur soumission, et entretiennent partout la terreur et l'anarchie.

Pendant les trois mois que j'ai séjourné au Quang-Nam, tantôt à Phû-Thuong, tantôt à Trà-Kiêu, il ne se passait point de jour que nous ne fussions menacés d'une attaque surtout d'une attaque de nuit. Les néophytes, qui osaient s'éloigner un peu des chrétientés, étaient pris et impitoyablement massacrés.

Enfin, le 20 avril dernier, Trà-Kiêu a été de nouveau cernée, vers deux heures du matin. L'attaque n'a pas été de longue durée ; au point du jour, les lettrés étaient dispersés.

Ce qui se passe aujourd'hui au Quang-Nam se passe aussi à Qui-Nhon où cinq mille chrétiens sont entassés autour de

la concession française. Ils ne peuvent pas faire deux kilomètres dans le pays sans s'exposer à être saisis et massacrés. Mon Dieu ! Mon Dieu ! quand donc, finiront nos épreuves ?

Priez pour nous et faites beaucoup prier pour nous. Ne cessez, je vous en prie, de nous recommander à la charité des bienfaiteurs des missions. Si elle ne redouble d'efforts, nous courons risque de disparaître sans avoir vu la fin de nos maux.

0

LA PERSÉCUTION EN CHINE

LETTRE DE M. MARTINET, PROC. A HONG-HAI, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE.

Chang-hay, le 6 août 1886.

En voyant le calme se rétablir dans la ville de Tchong-kin, nos confrères espéraient, comme je vous le disais il y a huit jours, que les troubles touchaient à leur fin. Mais les pillages et l'incendie se propagent au dehors et de nouveaux malheurs sont venus fondre sur la pauvre mission du Sutchuen Oriental. Avant-hier, à 10 heures du soir, je recevais de Han-keou le télégramme suivant :

" Séminaire brûlé 25 courant : Vaudagna. "

Ces quatre mots ne nous disent que trop que le séminaire de Pe-ko-chou, bien que gardé par des soldats, a partagé le sort des établissements religieux de Tchong-kin. Les lettres renfermant les détails ne pourront m'arriver que demain ou après demain. Voici, en attendant, ce que m'écrivait M. Rlettery, en date du 22 juillet, toujours du prétoire du Toatay :

“ Voici déjà vingt-deux jours que durent nos malheurs et ils n'ont pas l'air de vouloir cesser. Pendant tout cet espace de temps nos mandarins n'ont eu que de bonnes paroles et n'ont pris aucune, absolument aucune mesure pour mettre fin à ce terrible incendie. Tout Pa-hieu, c'est-à-dire la banlieue de Tchong-Kin, est ravagé, pillé, brûlé. Notre petit collège n'existe plus, il a été incendié. Le grand séminaire est gardé par quelques soldats. Assez près du séminaire avant-hier encore, on tuait un chrétien et on pillait quelques familles chrétiennes. Jusqu'à ce jour, l'incendie n'était pas sorti du Pa-hieu, mais en ce moment même nous recevons la triste nouvelle que Long-choui-tchen, grande station de chrétiens dépendante de la sous-préfecture de Ta-tsou, a eu son oratoire pillé, démoli et finalement brûlé le 20 de ce mois. On dit que les chrétiens ont été, eux aussi, dévalisés, mais nous n'avons pas encore de détails bien certains. C'est M. Savelon qui était chargé de ce district. Nous tremblons pour les districts voisins.

“ Deux mandarins vont arriver demain ; voudront-ils et pourront-ils arrêter le mal ? Ah ! faites tout votre possible auprès de Monsieur le Consul pour qu'il nous aide fortement auprès de notre légation de Péking. Notre pauvre mission menace ruine ! ”...

Je me fais un devoir de tenir Monsieur le Consul et Monsieur le chargé d'affaires à Péking, au courant des nouvelles que je reçois. Je sais que M. Frandin, consul à Han-keou, a aussi adressé une dépêche télégraphique directement à Péking, demandant que le Tsong-ly-ya-men envoie au plus tôt des ordres sévères pour faire réprimer ces brigandages...

Nos confrères des missions voisines du Su-Tchuen oriental sont loin d'être rassurés pour leurs établissements. Nous sommes sur un volcan, m'écrivent-ils, on ne parle de tous côtés que des désastres de Tchong-Kin. Les protestants, cause de ces malheurs, sont peu connus, mais tous connaissent les établissements catholiques. Qui peut prévoir le contre-coup ? Les têtes s'échauffent, nous avons tout à craindre, surtout en ce moment où, dans la province du Su-tchuen, les quatre grands mandarins civils et militaires manquent en

même temps. La bonne Providence, seule, peut mettre fin à tant de désastres. Que les ferventes prières des fidèles de France, s'unissant à celles des missionnaires et des chrétiens, obtiennent donc au plus tôt ce secours.

LETTRE DE M. CHAPUIS, PROCUREUR DES MISSIONS ÉTRANGÈRES
A HONG-KONG, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE PARIS.

Hong-Kong, le 12 août 1886.

Vous avez déjà appris, sans doute, par M. Martinet, que le Grand Séminaire du Su-tchuen oriental a été brûlé le 25 juillet, ainsi que l'église de M. Savelon à Long-choui-tchen.

M. Martinet m'envoie, en date du 7 août, de tristes détails qu'il n'a pu vous communiquer par la malle anglaise déjà partie.

Les bandits ont attaqué le collège de Pé-Ko-Chou à coups de fusils et de canons. Les cinquante soldats chargés de le protéger n'ont pu que sauver la vie à nos confrères : MM. Gourdon, Ouvrard et Creste qui ont dû fuir. M. Ouvrard, qui était dans un état maladif, est tombé après deux ou trois kilomètres de chemin, tué par l'émotion. MM. Gourdon et Creste, assistés par les élèves, l'emportèrent dans une auberge voisine et quelques minutes après, le cher M. Ouvrard rendait sa belle âme à Dieu.

C'est le premier martyr de cette nouvelle persécution.

Nos deux autres confrères arrivèrent auprès de Mgr Coupat, chez le Tao-tay de Tchong-Kin, sans chaussures et ayant tout perdu. Le collège brûlé, pillé, est entièrement anéanti ; la belle imprimerie de la mission n'existe plus.

Mgr Pinchon a perdu dans l'affaire 12,000 taëls.

Malheureusement il est à craindre que ces tristes événements ne soient que le commencement de malheurs plus considérables et plus étendus.

Deux mille chrétiens sont sans asile et sans nourriture, leurs récoltes sont menacées d'être saisies par leurs persécuteurs et la mission ne peut leur venir en aide.

La crainte est partout et les mêmes dangers menacent plus ou moins toutes nos missions de l'intérieur.

LETTRE DE MGR GUICHARD, COADJUTEUR DU KOÛY-TCHÉOU A
MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRAN-
GÈRES.

Kouy-tchéou, le 26 juillet 1886.

C'est les larmes aux yeux et le cœur brisé, que je viens vous raconter nos malheurs.

Toutes les églises, de Tchong-Kiu au Su-tchuen, ont été pillées, abattues, puis brûlées. Le contre-coup s'en est fait aussitôt ressentir chez nous.

A Tông-tsé, l'église a été attaquée deux fois. Les portes allaient voler en éclats, nos trois confrères, MM. Rouat, Terrot et Palissier, allaient être pillés, quand, par bonheur, le sous-préfet de la ville vint les sauver en dissipant la foule rassemblée dans la rue. Le mandarin militaire a placé plusieurs postes de soldats aux environs. Mais nos chers confrères ne peuvent guère compter sur la protection de ces braves qui sont toujours les premiers dans tous les pillages.

A Sù-yâng, dans les campagnes, toutes les maisons de l'église ont été pillées et brûlées, et celles des chrétiens ont eu le même sort. Le P. Thomas Lin, un de nos meilleurs prêtres chinois, a été tué avec un catéchiste et un néophyte non encore baptisé. Les chrétiens, absolument dépouillés de tout, errent à travers les montagnes et n'osent se montrer pendant le jour de peur d'être massacrés. Combien vont mourir de misère et de faim! Dans la ville, l'église existe encore, mais la situation y est très tendue.

M. Jouishomme, missionnaire de Sù-yâng et de qui le bon prêtre chinois, M. Thomas Lin, était le vicaire, nous donne quelques détails sur sa mort. Voici cette relation :

« En revenant de Tsèn-ny, où il était allé voir le P. Bodinier, le P. Lin s'est arrêté à Poû-lao tchâng. Le lendemain

on est venu attaquer l'église, la lutte a duré toute la nuit. Le matin, les païens ont pu pénétrer, et le P. Lin s'est sauvé en bas dans la maison du voisin, mais il en a été bientôt tiré de force. Les persécuteurs l'ont dépouillé de tout et l'ont trainé au pied du poteau d'une lanterne, non loin de l'église, et là l'ont attaché en croix, l'ont abimé de coups de couteaux, de coups de pieds et de poings par tout le corps, mais sans le tuer tout à fait. Le mandarin de la douane a dit qu'il le prenait sous sa protection, et les persécuteurs ont répondu qu'ils ne consentiraient jamais à le lâcher, puis ils ont trainé le P. Lin à l'autre bout du marché. Là, ils lui ont donné quelques coups de couteaux, et mon cher vicaire s'est envolé au ciel. Peut-être lui aurait-on fait endurer d'autres injures, mais il arriva une très forte averse, les bandits durent se hâter de le tuer. Le mandarin de Tchén-gàn-tchéou passait ce jour-là par Poù-lao-tchâng et vit l'affaire. Il poussa vivement le triste sous-préfet de Su-gang à arrêter ces massacres. Jusque-là, celui-ci n'avait rien fait. Il partit pourtant pour Poù-lao-tchâng et arrêta quelques individus. Il en décapita deux; les autres, trois ou quatre, sont en prison.

“ Le catéchiste Lô, resté jusqu'au bout fidèle au R. P. Lin, a été massacré dans la cour de la maison quand on traînait le prêtre dans la rue. Une vraie passion! Ils sont bien martyrs tous les deux, c'étaient mes deux perles de Poù-lao-tchâng. Deux chrétiens ont accompagné les cadavres en ville, afin que le mandarin examinât les blessures; tout le corps en était couvert: le P. Lin d'abord (des chrétiens disent qu'il en avait de 50 à 100), puis le catéchiste Lô, puis un adorateur nommé Tchen-ta-han-tsé. Après l'examen des blessures, le catéchiste Sié et un autre chrétien, du nom de Tso-eul-yé, achetèrent une pièce de soie et deux pièces de toile pour envelopper les trois corps. On rapporta à Poù-lao-tchâng les corps du P. Lin et du catéchiste Lô, l'autre fut enterré à Su-yang.”



A Tsén-ny, tout va au plus mal.

M. Bodinier nous écrit, le 19 juillet au matin :

“Prétoire du préfet de Tsên-ny, lundi, 19 juillet 1886.

“Vous aurez déjà appris sans doute, par la rumeur publique, le pillage, et la destruction de notre résidence de Tsên-ny. Cette fois ils n'ont rien laissé : pas une colonne debout ; ils ont brûlé une partie de la maison et démoli le reste ; que la volonté de Dieu soit faite !

“Si vous avez reçu ma lettre de samedi matin, vous savez les détails de la première attaque du vendredi soir, et comment cette attaque a été repoussée. Nous étions dans notre droit, même d'après la loi chinoise qui permet de tuer un voleur qui vient piller avec effraction pendant la nuit.

“C'était, du reste, la première appréciation des mandarins et de leur suite. Nous les entendions dire au peuple :

“—C'est bien fait, on a eu raison de frapper ! Pourquoi venir ainsi piller les gens sans motifs, pendant la nuit.”

“Je ne puis m'empêcher de remarquer que, si ces Messieurs, au lieu de venir si tard, étaient accourus à temps, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais les mandarins chinois ont si peu le cœur à la besogne pour nous protéger !

“Dans la journée de samedi, le premier notable de Tsên-ny, Kien-pe-châng, ennemi mortel de l'Eglise, a ameuté toute la ville contre nous : on est venu nous attaquer en si grand nombre, qu'il n'y avait plus qu'à se remettre à la disposition des mandarins ; c'est ce que j'ai fait, après avoir eu toutes les peines du monde à faire parvenir ma lettre au prétoire.

“Les mandarins m'ont fait conduire en chaise chez le préfet. Le prêtre chinois Tsiang suivait à pied avec tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants. Quelle scène et quel trajet ! Nous n'avions pas fait vingt pas que ces furieux saisissaient un chrétien et le tuaient en pleine rue : deux ont été massacrés en se rendant de l'église au prétoire ; un autre a été assassiné le même jour dans sa maison. Je ne connais que ces trois victimes. Il est probable que ce ne sont pas les seules. Pendant ce douloureux et dangereux trajet, nous avons été attaqués deux fois par la foule païenne ; un coup de lance a pénétré dans ma chaise et m'a touché légèrement. Ah ! j'ai bien cru que c'en était fini cette fois-ci, et que je n'arriverais pas vivant au prétoire !... Je n'étais pas digne d'une pareille grâce.

“ Je suis au prétoire du préfet avec le P. Tsiang. Nous avons chacun notre serviteur ; mais impossible à nos gens de sortir, ou à quelques néophytes de nous approcher. Les chrétiens ont été conduits chez le sous-préfet et jetés tous en masse en prison ; ils sont plus de trente. Les femmes et les enfants sont au *yàng-yeou-tâng*. Ils sont bien malheureux et souffrent beaucoup. Il faut avouer aussi que, si on les avait laissés libres de s'en aller à travers les rues, la foule païenne surexcitée les aurait massacrés jusqu'au dernier.

“ Avant de quitter l'église, nous nous attendions à mourir et j'ai eu la consolation de voir tous les chrétiens, grands et petits, s'y préparer avec un ardent esprit de foi et une grande contrition de leurs péchés. Tous se sont confessés. J'espère que le bon Dieu leur en tiendra compte et fera tourner cette terrible persécution au profit de leurs âmes.

“ Nous sommes sans aucune nouvelle du dehors. Je tremble en pensant aux conséquences de ce grand désastre. Pauvre chrétienté de Tsên-ny ! Il faudra un miracle pour la rétablir.

“ Ces deux jours, le peuple est venu hurler à plusieurs reprises aux prétoires du préfet et du sous-préfet, demandant ma tête et celles des chrétiens.

“ Jusqu'à présent les mandarins ont pu défendre les portes de leurs prétoires. Le pourront-ils longtemps ? C'est ce que j'ignore et, de ce côté-là, notre position est encore assez critique. Je n'ai pas peur cependant, parce que j'ai bien désiré ne pas survivre au désastre de Tsên-ny, et je le désire encore. En tout cas, je me remets entre les mains de la Providence ! ”

“ P. S. - Je ne sais pas combien de temps on me gardera ici. Je suis entre les mains des mandarins, ils feront de moi ce qu'ils voudront. Je suppose qu'ils me conduiront à la capitale. ”

* * *

Voilà les lettres que je me fais un devoir de vous transmettre, afin que vous puissiez connaître tous nos malheurs et toutes nos épreuves. Depuis une quinzaine, tous les jours les chrétiens de Tsên-ny nous arrivent en bandes, fuyant la persécution et venant chercher auprès de nous protection.

contre la misère et la faim. La peinture qu'ils nous font de ce qu'ils ont eu à souffrir et de ce qu'ils souffrent encore aujourd'hui est la mentable, c'est à touche. Les cœurs les moins sensibles et à faire couler les larmes. Non seulement nos églises, nos pharmacies, nos oratoires et nos fermes ont été pillés, démolis, puis brûlés; mais leurs demeures à eux n'ont pas été épargnées non plus. Aux néophytes on a enlevé les habits, puis on les a chassés sans miséricorde. Maintenant hommes, femmes, enfants, errent sans abri sur les montagnes et n'osent pas même se montrer en plein jour par crainte des païens. Ceux qui viennent jusqu'à nous ne voyagent que la nuit.

Priez donc le bon Dieu pour nous; pour nous, criez pitié et miséricorde. Certainement nous ne pourrions pas secourir la moitié de ces malheureux. Beaucoup mourront de faim; et peut-être quelques-uns, dans l'extrémité où ils sont réduits, auront-ils la faiblesse de chercher dans l'apostasie un moyen de se réunir aux païens pour mendier auprès d'eux de quoi sauver leurs jours. Que les bonnes âmes de France daignent prendre pitié de nous et ne pas nous refuser une aumône qui peut éviter de si grands malheurs!

DERNIERES ET DEPLORABLES NOUVELLES

DU

TONG-KING

LETTRE DE MGR. PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hà-noï, le 10 septembre 1886.

C'est avec une certaine répugnance que je commence cette lettre, parce que je me demande si en France tout le monde désire avoir des renseignements sur le Tong-King. Voilà plusieurs lettres que j'ai écrites et dont il n'a pas été question ; deux étaient datées de mars et d'avril et relataient les premiers désastres de nos chrétiens de Thanh-hoá ; une troisième du mois de juin mentionnait le pillage et l'incendie des deux chrétientés du district de Son-tây. Peut-être en France est-on fatigué d'entendre parler des massacres de chrétiens et de destruction de leurs villages ; mais malheureusement les lettrés, ces ennemis jurés de l'influence française d'abord et de la religion ensuite, ne se fatiguent pas, eux.

Je viens de recevoir confirmation de nouveaux massacres et de nouveaux pillages et incendies de leurs maisons que je n'avais pas encore osé annoncer faute de renseignements. Voilà une quatrième paroisse détruite dans le district de Thanh-hoá. Son nom est Kê-bên. Elle était composée d'une vingtaine de petites chrétientés disséminées dans deux sous-préfectures, et elle avait une population de plus de 1,800 âmes. Je sais que toutes ces chrétientés ont été saccagées ; je sais aussi qu'il y a eu des massacres horribles, mais quel est le chiffre, je ne le connais pas encore. Les quelques chrétiens qui, au risque de leur vie, ont pu fuir à travers les montagnes, n'ont donné que les nouvelles principales ; il ne leur avait pas été possible d'avoir des détails.

Cette paroisse fut déjà complètement dévastée une pre-

mière fois le 3 janvier 1884, et ses habitants restèrent dispersés environ dix longs mois. Le chef-lieu, Kê-bên, est le village qui eut un tiers de sa population massacrée. C'est là qu'un vieux clerc minoré, nommé Hao, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut brûlé vif dans le poste de garde avec les jeunes élèves de la maison du curé et un grand nombre de chrétiens. Les mandarins et les lettrés, s'étant saisis d'eux, les attachèrent aux colonnes en bois, remplirent ensuite de paille les espaces vides, placèrent tout autour une garde armée de lances et mirent le feu à la maison. On entendit longtemps la voix du vieux clerc minoré, ce saint défenseur de la foi, dont j'ai raconté en partie la vie dans une lettre publiée dans les *missions catholiques*. Tout en sentant, comme saint Laurent, son corps brûlé par les flammes, il exhorta jusqu'au dernier moment ses compagnons à des actes de repentir de leurs fautes, au pardon de leurs ennemis, à l'acceptation de la mort et à la conformité parfaite à la volonté du Seigneur.

Ce n'est que lorsque son âme sortit de son corps que ce vrai serviteur de Dieu cessa de parler. C'était un drame mystérieux et céleste qui se passait sur la terre.

Plusieurs personnes, victimes et témoins, l'ont affirmé.

Une jeune fille de 17 à 18 ans était attachée à une colonne avec son père et sa mère ; ses liens qui étaient en bambou, brûlèrent rapidement et elle put s'enfuir par un côté de la maison qui était moins gardé. Elle dit elle-même que la sainte Vierge l'a sauvée. Je raconte un fait, mais je n'ai pas l'intention d'en faire un miracle. Laissons à Dieu le soin de discerner et contentons-nous de croire à sa Providence et de rendre grâces.

Un homme, âgé d'un peu plus de trente ans, était aussi attaché à une colonne avec sa femme et son enfant. Ses épaules et une partie de son corps étaient déjà atteintes par les flammes, il commençait à brûler lorsque, grâce à ses efforts, grâce aussi à ce que les liens qui le retenaient étaient à moitié consumés, il parvint à se débarrasser et il put s'enfuir. Les soldats l'aperçurent-ils, ou bien eurent-ils pitié de lui ? Je l'ignore. Cet homme en feu courut le pays comme un fou une partie de la journée, croyant avoir toujours ses ennemis à sa poursuite. Enfin il était sauvé.

Une autre personne fut préservée d'une façon plus extraordinaire encore. Attachée comme les autres, elle fut protégée par les cadavres des victimes voisines qui tombaient sur elle, et ne fut pas brûlée. Ce fut l'affaire de quelques minutes et, lorsqu'elle put se dégager, elle prit aussi la fuite. Les soldats, croyant que tout était fini ou fatigués d'assister à une scène aussi horrible, étaient partis : elle n'en aperçut aucun.

Ce sont ces trois témoins et un autre qui fut sauvé je ne sais comment, qui ont donné les renseignements.

* * *

Le curé de la paroisse, absent de sa maison au moment des désastres, parce qu'il était allé administrer les derniers sacrements à des malades, m'écrit que tous les habitants de Kê-bên ont été tués. Au moment du danger, ils s'étaient réfugiés dans un village voisin, chez une femme veuve d'un ancien grand mandarin qui, en 1884, avait donné asile à plusieurs chrétiens et les avait sauvés de la mort. Les lettrés ont exigé leur renvoi et ils les ont massacrés.

Voilà ce district de Thanh-hoà qui, sur six paroisses, en a eu quatre de complètement saccagées. Les deux qui restent ont eu déjà plusieurs chrétientés pillées et brûlées, et les autres sont dans un péril imminent.

Dans le district de Son-Tây, les rebelles se sont emparés du curé de la paroisse de Du-bo, la plus au nord de la mission. Ce prêtre dont tous les officiers qui ont eu affaire dans ces parages, m'ont parlé dans les meilleurs termes pour les services qu'il leur a toujours rendus, était allé donner la mission dans la petite chrétienté de Ngoi-Lao, voisine d'un poste français. Au mois de juin dernier, il avait déjà eu le chef-lieu et une autre chrétienté de sa paroisse pillés et brûlés par les rebelles qui le recherchaient avec assiduité.

Dans la nuit du 28 au 29 août, ce prêtre venait d'entendre les confessions de ses chrétiens, lorsqu'une dizaine d'hommes bien armés enfoncent les portes de sa maison ; une autre bande était restée dans la cour. Les brigands se saisissent d'abord de deux catéchistes et frappent de trois coups de sabre l'un d'eux qu'ils ont pris pour le curé. Celui-ci était

sorti à la hâte et s'était caché dans une touffe d'arbres ; il fut aperçu et on lui asséna un grand coup de sabre sur les reins. Quelques hommes se jetèrent sur lui, déchirèrent tous ses habits en le maltraitant et le traînèrent complètement dépouillé dans la maison. Il les supplia de lui donner le temps de remettre son pantalon ; mais ils refusèrent. Le curé pleurait ; il fut entraîné tout nu. Le poste français prévenu se mit à la poursuite des ennemis ; mais il ne put les atteindre. Qu'ont-ils fait de ce prêtre, qui était un vrai serviteur de Dieu ? Il n'y a aucun doute pour moi qu'ils ne l'aient tué.

Voilà l'histoire de la quinzaine. Dans ma lettre précédente, que vous apporta le dernier courrier, je prédisais de nouveaux malheurs. Hélas ! ils sont arrivés. Que nous est-il réservé dans l'avenir ? Ce n'est pas seulement un seul point noir que j'aperçois ; je vois de gros nuages qui obscurcissent le ciel et je m'attends encore à de grands désastres. L'histoire du saint homme Job que nous lisons cette semaine dans les leçons du bréviaire, me rappelle la patience, la conformité à la volonté de Dieu, et aussi la force et le courage. Eh bien ! oui, que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Il est pénible de voir nos chrétiens massacrés sans pouvoir les sauver ; mais nous n'avons aucuns moyens d'empêcher tous ces malheurs. Encore une fois que la sainte volonté de Dieu soit faite !

* * *

Le courrier de France arrivé aujourd'hui m'a apporté le numéro d'un journal qui parle mal de nous. Ce n'est pas la plus grande de mes peines ; cependant c'est une amertume de plus ajoutée à tant d'autres, parce que je vois qu'on s'acharne à tromper l'opinion pour essayer de déplacer les responsabilités. Mais on a beau faire, on ne changera pas la vérité. Pour quiconque a l'esprit droit et n'est point prévenu, il sera toujours clair comme le jour que les Missions du Tong-King et de la Cochinchine sont victimes de la haine qu'un parti hostile a jurée à la France. Le régent Thuyêt, son ombre de roi Ham-nghi fugitif et un grand nombre de mandarins travaillent toujours avec une activité incroyable à

révolutionner le pays. Après avoir réussi dans la partie que l'on appelle maintenant l'Annam, ils s'efforcent d'étendre leur action jusque sur le Tong-King, ainsi que je l'ai dénoncé aux Autorités, il y a deux grands mois. Il n'y a aucun doute sur les motifs qui les font agir, ni sur le but qu'ils poursuivent. Ils révolutionnent le pays pour harceler, fatiguer, décourager les Français et indisposer contre eux les populations qu'ils leur rendent de plus en plus hostiles.

Une fois l'insurrection maîtresse d'une province, l'ennemi met de nouveau à exécution son plan infernal bien arrêté : extermination des chrétiens pour enlever à la France son vrai appui, afin de pouvoir ensuite poursuivre avec plus de chance la lutte à outrance. On ne veut pas assez comprendre cette vérité que l'ennemi a avouée lui-même officiellement. En cela on a très grand tort, on fait fausse route, on se perd par sa propre faute, on se prive également d'un appui inappréciable et on ne s'apercevra de son manque que lorsque une réflexion sage aura dissipé les préventions et éclairé les esprits ; mais alors il ne sera plus temps. On regardera autour de soi pour chercher cet élément ami qui aura existé et dont on a entendu parler ; on ne le trouvera plus. Il aura disparu et à sa place on n'apercevra que des ruines et un immense vide.

Il est pénible de le dire, parce que l'amour que l'on a pour sa patrie pousse à excuser les fautes de ses représentants et à cacher ce qui lui est défavorable. C'est le sentiment que j'éprouve, comme doit l'éprouver tout bon et vrai français. Mais il y a des choses tellement apparentes qu'elles sautent aux yeux. En voulant les cacher, on ne trompe personne et on nuit plutôt au bien commun.

Dans cette malheureuse question du Tong-King et dans tous ces désastres inouïs qui continuent sans qu'on puisse, dit-on, les empêcher ; en tout cela, dis-je, la France montre son impuissance d'une façon inexplicable et on ne peut plus regrettable. Ceux qui comprennent qu'il y a moyen d'empêcher l'effusion de tant de sang, de prévenir tant de ruines, d'épargner à la Mère Patrie tant de douleurs et d'aussi énormes sacrifices en hommes et en argent ; ceux-là souffrent en considérant toute la peine qu'on s'est donnée pour obtenir si peu de bons résultats et occasionner tant de désastres.

En outre, à la pensée que, parmi ceux qui ont agité et mené cette question, chacun a cru bien faire en agissant comme il l'a fait, on ne peut s'empêcher de reconnaître et de dire : le doigt de Dieu est là. Ce mot n'est peut-être pas de notre époque, mais il est vrai et je le répète : le doigt de Dieu est là. Au milieu de nos malheurs, je le vois tous les jours et à tout instant.

(P. S.)—Je vous parlais dans ma lettre de gros nuages qui me donnaient de vives appréhensions. Voici qu'il m'arrive de mauvaises nouvelles de quatre paroisses de la mission. Elles me font toutes présager que l'insurrection est sur le point de gagner le Tong-King. Les populations ont été, particulièrement dans ces derniers mois, profondément travaillées en secret par les lettrés qui s'efforcent de les rendre hostiles à la France.

Déjà des indices de soulèvement ont été remarqués dans la province de Nam-Dinh, et, pour les arrêter, le Résident a dû envoyer des milices. Une bande de cent-dix hommes, tous armés de fusils, dont une trentaine se chargeant par la culasse, vient de traverser la province de Hà-nôi, du Nord au Sud, pour aller se mettre au service de Cai-chang, grand chef de rebelles, qui campe de nouveau à côté du village de Bông-lang, à une distance de trois lieues de la mission de Kê-Sô. Au bout de trois jours, cette bande, qui doit servir de noyau, était renforcée de quatre cents hommes environ, venus à un signal donné, des villages voisins, surtout de Phù-khê et de Bông-lang reconnus depuis très longtemps comme très hostiles aux Français. Ces révoltés ont dit carrément qu'ils n'en veulent qu'aux Français et à la mission française de Kê-Sô.

Ils essayent comme toujours de persuader aux chrétiens qu'ils n'ont rien à craindre, qu'ils devraient se joindre à eux pour combattre les Français, mais qu'en tous cas ils peuvent rester tranquilles dans leurs maisons. Moi, je recommande à ces derniers de ne pas se fier à ces protestations hypocrites et dangereuses renouvelées déjà cent fois, et de se tenir sur leurs gardes. Une fois l'insurrection maîtresse du pays, les lettrés massacraient les chrétiens, pilleraient et brûleraient leurs villages, comme ils l'ont fait en Thanh-hoà, où ils

avaient fait les mêmes protestations et les mêmes promesses.

Je le répète, c'est toujours le même but que poursuivent les lettrés ; soulèvement des populations contre les Français, massacre des chrétiens, cet appui immense pour la France, et lutte à outrance.

L'autorité a envoyé quelques troupes et des canonniers contre ces bandes encore en formation et déjà dangereuses. L'activité et l'énergie peuvent sauver la situation et prévenir des malheurs ; mais, sans cette activité et cette énergie, le Tong-King serait révolutionné comme l'Annam et l'influence française y deviendrait nulle.

DÉPART DE RELIGIEUSES

DU BON PASTEUR DE MONTREAL

POUR L'AMÉRIQUE MÉRÉDIONALE ET D'UN ESSAIM DE JEUNES
FILLES POUR LE TEXAS.

Nous empruntons au *Courrier de St. Hyacinthe* les lignes suivantes :

“ Chaque peuple a sa mission : Dieu l'a voulu ainsi. Qui étudie l'ensemble des faits historiques est frappé de cette intervention de la Providence dirigeant tout et faisant que les nations avancent dans la vie et marchent vers leur destinée.

“ Le peuple canadien-français, tout jeune qu'il soit, a aussi reçu sa mission et il ne faut pas scruter longtemps ses annales pour constater que cette mission sur la terre d'Amérique ressemble à celle de France en Europe, et qu'il est appelé à jouer un rôle à la fois religieux et littéraire et partant civilisateur.

“ Au sein de ce jeune peuple, Dieu a choisi nombre de lévites et de vierges pour aller au loin porter le flambeau de la foi catholique et semer le germe des vertus chrétiennes.

“ Cette action civilisatrice du Canada-français s'est fait sentir depuis nombre d'années. Il n'y a guère plus de deux siècles que nous existons ; mais la Providence n'a point attendu notre plein développement pour nous faire contribuer à la propagation de l'Évangile. Nonobstant notre faiblesse numérique, elle a choisi des missionnaires au milieu de nous pour les disperser depuis les rivages du St. Laurent aux plages de l'océan Pacifique et des glaces de la baie d'Hudson aux eaux tièdes du golfe du Mexique.

“ Plus que cela, nos sœurs de Charité et nos sœurs enseignantes ont été envoyées jusqu'au Chili, au Pérou, dans la

république de l'Equateur, la Providence voulant nous faire comprendre que notre sphère d'action embrasse les deux Amériques.

“ Voici que deux essaims de jeunes filles viennent de quitter la province de Québec pour aller l'un au Texas, l'autre dans l'Amérique méridionale. Elles sont parties trente-huit pour ne plus revoir leurs familles et leur patrie ; elles ont obéi à la voix de Dieu et s'en vont faire fructifier les vertus qu'elles ont puisées au foyer domestique et contribuer à leur tour à la mission providentielle du Canada-français.

“ D'autres enfants du pays les avaient précédées dans ces contrées lointaines ; elles vont les rejoindre pour propager la langue maternelle et perpétuer sous les zones torrides, comme leurs sœurs en dévouement sous les latitudes hyperboréennes, les bienfaits que savent répandre les communautés religieuses.

“ Notre pays doit s'enorgueillir de contribuer pour une si large part à la dissémination de ces foyers de grâces d'où émane la douce chaleur de l'instruction et de la charité chrétiennes qui sont comme autant de phares éclairant la route du ciel.

“ Quand de tous côtés les rationalistes et les libres-penseurs cherchent à saper les fondements des croyances religieuses et renverser l'édifice de Jésus-Christ lui-même, il est consolant d'espérer que, par ses fondations pieuses et les vocations de ses vierges, le Canada pourra échapper aux maux qui affigent l'ancien monde, et poursuivre sans défaillance la noble carrière de répandre la vérité catholique.

“ Voici les noms des jeunes filles qui ont quitté leur pays pour exercer leur esprit d'abnégation et de sacrifice à l'étranger.

“ Pour San Antonio du Texas :

“ Demoiselles Louise Julien, Marie Marcoux, Marie Prémont, Eléonore Lessard, Rose Pleau, Dusseault, Lajeunesse, Légaré, Louise Audet, Elmire Laroche, Eva Jobin, Elmire Lafrance, Leclerc, Desroches, Eva Casault, de Québec ; Demoiselles Olympe Allard, Lachance, Victoria Lasnier, de Lévis ; Demoiselles Michaud, Plamondon, Lelièvre, du Cap-St-

Ignace ; Demoiselles Levasseur, Marie V. Ragle, Azilda Ragle, Rebecca Levesque, Délima Belair, Aurélie Lemieux, de Trois-Rivières ; Demoiselle Emélie Jean, de la Grande Baie ; Demoiselle J. Duquet, de Ste-Foye ; Demoiselle E. Cauchon, de St-Romuald ; Demoiselle Am. Nantel, de Montréal.

“ Pour la nouvelle mission de Guaranda : Arthémise Manseau, dite sœur M. de Sainte-Mélanie ; Maria Manseau, dite sœur Marie Eudes ; Emélie Manseau dite sœur M. de Saint-Amable ; Adélaïde Gill, dite sœur M. de Saint-Auguste ; Rose Mercier, dite sœur M. de Saint-Clément.

“ Mission de Quito : Séraphie Giard, dite sœur M. de Saint-Philippe de Néri ; Louise Doucet, dite sœur M. de Saint-Edouard. ”